R.P. DUCHAUSSOIS
des Oblats de Marie Immaculée

AVENTURES CANADIENNES des SŒURS GRISES



"Les Bonnes Lectures"

3 fr 95

FLAMMARION

3 fr 95

Pg 14/16

Pg 27 citation (miséricorde

Pg 25

Pg 28 la miséricorde.

faisant lâchait

les soeurs étaient aussi attachées

liées pour se nourrir

Pg 64

Pg 51

Les Bonnes Lectures

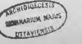
R. P. DUCHAUSSOIS
des Oblats de Marie Immaculée

AVENTURES CANADIENNES DES SŒURS GRISES

Avec 18 illustrations hors-texte en héliogravure

Raoul Guibord, ptre
94/7

FLAMMARION, ÉDITEUR



LES BONNES LECTURES

Collection publiée sous la Direction de
MM. Georges GOYAU, *de l'Académie française*,
et Georges VIANCE.

En vente dans la même collection, au même prix :

Paraîtront ensuite des ouvrages de :

Monseigneur Baudrillart, *de l'Académie française*; M. Pierre de la Gorce, *de l'Académie française*; Monseigneur Julien, *de l'Institut*; Monseigneur Le Roy; Charles Le Goffic, *de l'Académie française*, etc.

Deux volumes nouveaux chaque mois

AVENTURES CANADIENNES DES SŒURS GRISES

CHAPITRE PREMIER

VERS L'OUEST

Le 13 septembre 1843, veille de la fête de l'Exaltation de la Sainte-Croix, un grand vieillard, à la soutane usée, à la figure toute faite d'humilité et de piété, incarnation de l'apostolat infatigable, se présentait chez les Sœurs Grises de Montréal. C'était Mgr Provencher, le premier missionnaire du Nord-Ouest et évêque de la Rivière-Rouge.

Il y avait vingt ans qu'il cherchait des mains maternelles, pour rompre le pain aux petits enfants de son diocèse, et qu'il n'en trouvait pas.

Dès 1822, il en avait conféré avec Mgr Plessis, évêque de Québec, son consécrateur ; « mais, avaient-ils conclu ensemble, la pauvreté extrême et l'éloignement de ces pays ne seront-ils pas une infranchissable barrière ? »

Plus tard, des négociations entreprises avec l'évêque d'Amiens et la Propagation de la Foi de Lyon n'aboutirent à aucun résultat.

En 1838, touchées des angoisses du pauvre prélat qui voyait son troupeau envahi par l'enseignement protestant, les Ursulines des

Trois-Rivières s'étaient proposées. Mais elles étaient cloîtrées, et c'était la prairie sans bornes qui s'offrait à leurs pas.

Puis les Amantes de la Croix du Kentucky furent abordées. Elles n'avaient pas le nombre.

Les Sœurs de Saint-Joseph de Lyon refusèrent aussi.

Des religieuses belges de Cincinnati en devaient référer à leur maison-mère de Namur. Et le temps pressait.

A l'évêque missionnaire, las d'avoir parcouru en vain les deux mondes, presque découragé peut-être, parvint alors le dicton, déjà populaire au temps de Mère d'Youville : « Allez chez les Sœurs Grises ; elles ne refusent jamais rien. » Il s'en ouvrit à Mgr Bourget, le saint évêque de Montréal, qui l'encouragea à tenter cette suprême démarche et voulut même l'accompagner chez les Sœurs Grises.

Mgr Provencher, devant les trente-huit Sœurs réunies, parla ainsi :

— Quand je suis parti de la Rivière-Rouge, je disais au bon Dieu : Mon Dieu, vous savez que j'ai besoin de religieuses. Daignez me conduire dans la maison où il vous plaira de m'en faire trouver. Puis, je partis avec la confiance d'être exaucé. Lesquelles d'entre vous seraient disposées à venir à la Rivière-Rouge ?

Aucune ne dit mot sur-le-champ. Mais lorsque la Mère Forbes-MacMullen, élue supérieure générale depuis dix-sept jours, proposa le sacrifice, toutes répondirent :

— *Me voici ! Envoyez-moi !*

Quatre furent choisies : Sœur Valade, supérieure, Sœur Lagrave, Sœur Coutlée (dite aussi Sœur Saint-Joseph) et Sœur Lafrance.

Le 24 avril 1844, elles partirent.

***

Étendu sur les divans de son *wagon-pullman*, emporté par la vapeur, de Montréal à Winnipeg, de Winnipeg à Edmonton, d'Edmonton à MacMurray, le voyageur d'aujourd'hui se figure peu les inquiétudes, les gênes, les blessures, les déceptions, les larmes, les souffrances de toutes sortes, ensevelies dans le mystère des rivières, des torrents, des « rapides », des prairies, des bois, des montagnes, qui défilent sous ses yeux reposés, pour lui servir de spectacle. Ces 3.500 kilomètres que le touriste dévore en quatre jours, quatre mois des voyages anciens les parcouraient à peine.

Quel chapelet de toutes les misères entreprenait d'égrener quiconque osait, en ce temps-là, affronter le Nord !

Cette vie de l'immensité aux âpres plaisirs et aux dures étapes, qui attire l'Indien et le coureur des bois, combien redoutable se dressait-elle devant le prêtre habitué à ses livres latins, à ses prières tranquilles, au calme de sa longue retraite ; devant la jeune sœur qui n'avait connu que les tendresses de sa mère, les douceurs de sa vie religieuse, et n'avait encore voyagé que du chevet de ses malades au tabernacle de son couvent !

Canots étroits et fragiles, rude équipage, sauts périlleux, des cascades, portages sans fin, lourdes charrettes, bœufs lents et têtus, marches forcées, marécages enlisants, nuits en plein air, moustiques à milliards, vent, pluie, glaces précoces, débâcles tardives, canicules, orages, naufrages, inclémences toujours assurées d'un climat extrême dans ses étés comme dans ses hivers : voilà, ma fille, lui fut-il dit un jour, voilà le prix qu'il faut mettre à atteindre les âmes. Acceptes-tu ?

Et ces âmes, poursuivit le Maître des vocations, vois-les grossières dans des corps grossiers. Elles ont les sentiments droits et ingénus de l'enfance peut-être ; mais n'attends d'elles aucune des

prévenances qui enveloppèrent ta vie, à toi. Le monde civilisé les appelle sauvages. Pour demeurer au milieu d'eux, à les servir, tu auras une masure; pour soutenir tes forces, tu devras prendre une nourriture dont se dégoûteraient les forçats des bagnes. Et quand tu auras longtemps souffert, tu mourras loin de ta patrie, loin de ta famille aimée, loin de cette maison-mère, à laquelle tant de fibres te rattachent ; tu reposeras dans un froid cimetière, sous les glaces du Nord, parmi les fauves errants. C'est l'adieu à toute consolation de la terre qu'il te faut prononcer. Ma fille, acceptes-tu ?

Elles acceptèrent. Et d'autres depuis, par centaines, ont accepté. Et tant qu'il restera des âmes abandonnées et des Sœurs Grises, elles accepteront.

***

Le 24 avril 1844 fut donc le jour de l'adieu.

La Très Sainte Vierge reçut la prière suprême des religieuses, à son autel de la cathédrale, et Mgr Bourget bénit la sainte caravane.

Les compagnies, formées pour l'exploitation des fourrures dans le Nord-Ouest, lançaient de Montréal, et par la première eau, leurs convois annuels. Des passagers, bien rares alors, y étaient admis, moyennant de fortes sommes. Plusieurs canots en écorce de bouleau composaient la flottille.

Le canot occupé par les sœurs mesurait quarante pieds de long sur cinq de large. Huit hommes le manœuvraient. L'embarcation emportait une cargaison pesant quatre mille livres, sans compter les voiles, les tentes, la literie, les approvisionnements de bouche, les ustensiles de cuisine et les outils de travail. Les religieuses furent installées, tant bien que mal, parmi les caisses et les ballots. Telle allait être leur cellule pendant deux mois. Mgr Provencher, qui devait les soutenir par sa présence et leur donner la consolation du saint sacrifice quotidien, étant tombé malade au moment du départ, elles durent s'en aller seules, privées de cette joie et de cette force, que les circonstances refusèrent si rarement, dans la

naïte, aux voyageuses de leur condition. A Fort-William seulement, elles devaient rencontrer M. Laflèche — le futur évêque des Trois-Rivières — et M. Bourassa.

L'itinéraire comptait près de huit cents lieues et comprenait la rivière Ottawa depuis Lachine, la Mattawa, la rivière à la Vase, le lac Nipissing, la rivière des Français, le lac Huron, le lac Supérieur, la rivière Kaministiquia, le lac La Pluie, le lac des Bois, la rivière Winnipeg, le lac Winnipeg, et la Rivière-Rouge elle-même avec nombre d'autres petits lacs et cours d'eau.

La course des canots qui se risquaient dans plus de cinquante rapides, était coupée ailleurs par soixante-dix-huit portages et presque autant de demi portages. Le *portage* consiste à transporter embarcations et bagages, soit à certains endroits où les rivières cessent d'être navigables, soit dans l'espace de terre ferme qui sépare une eau de l'autre. Ces portages, variant beaucoup de longueur, sont invariablement pénibles et redoutés. Chacun des hommes se charge d'un poids de deux cents livres environ, les bateliers portent le canot, et les passagers leur sac de voyage. Boue, rochers, troncs d'arbres couchés, abatis qu'il faut escalader, en sont les ordinaires agréments. A l'époque des chaleurs, des nuées de moustiques y guettent le piéton haletant, suant, et le saignent au vif.

Les peuplades traversées par les Sœurs Grises de 1844, étaient presque exclusivement sauvages et païennes, plusieurs même, comme celle des Sioux, des plus redoutables. Les vestiges de la civilisation se bornaient à quelques croix plantées sur des tertres pour rappeler que des voyageurs infortunés avaient péri en vue de ces rivages, frappés par la foudre, égorgés par les Peaux-Rouges, ou engloutis dans les eaux.

Le journal de ce premier voyage des Sœurs missionnaires, rédigé aux arrêts du jour ou au bivouac du soir, nous a été conservé. Nous en détacherons de courts passages.



La route des [illegible]
Winnipeg, vers le lac des Esclaves, le traîneau [illegible]ace de plus en plus le canot

Sœur Valade écrit d'abord

« A l'île Dorval, nous étions encore assez près, et nous passâmes la nuit telle quelle, mais, lorsqu'il fallut, le lendemain matin, nous éloigner de tout ce qui nous était cher, mon pauvre cœur se gonfla. Les voyageurs chantaient pour oublier ce triste moment. J'admirais ma sœur Lagrave qui chantait *Bénissons à jamais*. Pour moi, je n'avais que mes larmes pour bénir le Seigneur. »

Et voici, le 2 mai, Sœur Lagrave, cette « chanteuse ».

« Que vous dirai-je ? C'est à peine si je puis trouver quelques pauvres idées, je crois que le gros vent les emporte sur le lac Huron. Je suis assise sur le rocher, la tête me tourne, le cœur me palpite. D'abord, laissez-moi vous dire que le voyage est très pénible, et beaucoup plus même que je ne m'y attendais, cependant Dieu me fera la grâce d'aller jusqu'au bout. Nous n'avons pas dormi, ma Sœur Valade et moi, depuis notre départ, nos deux jeunes sœurs s'en tirent assez bien. Nous avons presque toujours eu du mauvais temps, et quand la pluie cesse nous avons toujours vent contraire, ce qui nous retarde beaucoup, quand il faut camper, nous sommes ordinairement pénétrées par la pluie ou transies de froid. Il est vrai que nous faisons un bon feu, mais tandis qu'on brûle d'un côté, on gèle de l'autre. On dresse la tente, on étend une toile cirée par terre, une couverture par-dessus, et voilà le lit fait. Jugez si on y est fraîchement, surtout quand il a plu toute la journée. Quand il pleut la nuit, ce qui arrive assez fréquemment, notre pauvre maison de toile nous protège peu, et nos hardes se trouvent toutes mouillées. Malgré tout, je suis remplie de courage pour exécuter la sainte volonté de Dieu, dût-il m'en coûter bien davantage. J'ai embrassé la Croix, et je veux la porter jusqu'à la mort, s'il le faut, selon l'esprit de notre sainte Règle. Sur les rochers où nous campons aujourd'hui, les serpents sont nombreux, les hommes en ont tué quatre... Hier, nous sautâmes

plusieurs rapides assez dangereux Les bateliers poussaient des cris de joie en franchissant ces rapides je riais de bon cœur, mais nos sœurs étaient pâles de frayeur... Il ne nous est encore arrivé rien de *fâcheux*. Les portages sont quelquefois longs et fatigants, surtout pour moi. Quand il faut gravir des montagnes, se frayer un chemin à travers les branches, passer des ravins sur des arbres secs et pourris, ce n'est pas rassurant . »

Et sœur Valade, les choses *fâcheuses* n'ayant point tardé davantage à se produire, continue

« Depuis que ces lignes sont commencées, ma Sœur Lagrave s'est foulé un pied, en glissant sur une roche ; deux hommes la transportèrent dans le canot... Je pense qu'elle en a pour longtemps sans marcher, et nos portages ne sont pas finis Le bon Dieu s'empresse de nous envoyer des croix , que son saint nom soit béni ! »

Le cas était grave, et grand fut l'embarras. Comment transporter, à travers les forêts et les fondrières, une personne dont le poids requérait la force de deux hommes ? Les bateliers délibèrent. Les religieuses implorent, en larmes, la bonté de leurs guides. A la fin deux vigoureux Iroquois s'offrent contre bonne récompense, et l'on peut poursuivre le voyage

Mais à Fort-William, le bourgeois en charge de la caravane, fatigué de la pauvre infirme, déclare qu'il faut l'abandonner. Consternées, les sœurs tentent tous les moyens de fléchir cet homme. Leur acte de résignation était fait, et leurs dispositions prises, lorsque, au dernier moment, le bourgeois revint sur sa décision

« Vous comprenez notre bonheur, s'écrie la supérieure, surtout celui de Sœur Lagrave, qui avait passé par une véritable agonie. Pour moi, je ne mangeais plus, je n'avais plus ni faim, ni soif devant cette dernière inquiétude. »

Elles arrivèrent à la Rivière-Rouge (Saint-Boniface) le 21 juin,

après cinquante-neuf jours ininterrompus de navigation et de marche depuis Montréal.

Elles furent logées dans une maisonnette qui avait été bâtie en 1828.

« C'est vraiment l'étable de Bethléem ! » écrivent-elles.

Les classes commencèrent, le 11 juillet. Cinquante-trois enfants s'y pressèrent dès l'abord, la plupart Sauteux ou Métis, et quelques Sioux.

Durant le premier hiver, le thermomètre descendit à quarante degrés centigrades au-dessous de zéro, à l'intérieur de la maisonnette. Mgr Provencher s'en étant aperçu, quoique nulle plainte n'eût été proférée, fit venir les religieuses dans son évêché, « où il faisait un peu moins froid ».

Sœur Lagrave se chargea de l'enseignement chrétien au dehors. Tout l'hiver, elle alla, menant elle-même sa voiture, à trois lieues de Saint-Boniface, pour apprendre le catéchisme et les prières aux enfants, aux femmes et aux hommes, tous avides de la vérité. Elle était en outre le médecin de toute la région.

L'inondation de 1852 éprouva rudement les Sœurs.

« Notre communauté commençait à jouir de notre grande maison, terminée l'année dernière, lorsque, le 27 avril, la débâcle vint porter l'angoisse dans tous les cœurs. Durant plusieurs jours l'eau monta de quatorze à quinze pieds, les habitants abandonnaient leurs demeures à la fureur des eaux, l'inondation continua jusqu'au 19 mai, emportant maisons, bâtiments, etc. Nous nous sommes réfugiées au second étage. La chapelle était inondée, la messe se disait dans le jubé. Le vent souffla si fort dans la nuit du 12 au 13 que toute la maison en fut ébranlée, le 18, les portes étaient enfoncées, et ce ne fut que le 6 juin que l'on put sortir de la maison... »

En 1861, l'inondation se renouvela, et ce fut à cette époque, le 13 mai, que mourut la Sœur Valade Il ne se trouva pas un pouce de terre sèche pour recevoir sa dépouille mortelle. On la déposa provisoirement auprès de Mgr Provencher, sous les décombres de la cathédrale, incendiée cinq mois auparavant

Mgr Taché, le cortège funèbre et les porteurs, marchèrent dans l'eau jusqu'aux genoux pour conduire la sainte supérieure à son tombeau.

L'œuvre de Saint-Boniface fut donc bien fondée sur la Croix, Mère d'Youville l'avait bénie d'en haut elle devait vivre.

Elle s'épanouit aujourd'hui dans le Manitoba en une maison Provinciale, vingt maisons régulières et plus de trois cents religieuses.

CHAPITRE II

VERS LE NORD

La si lointaine Rivière-Rouge, en effet, n'était que le seuil d'un vicariat couvrant 1.800.000 milles carrés.

Or, en 1858, cinq missions centrales se partageaient déjà le nord de ce territoire.

La Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, par les Pères Grandin, Grollier, Faraud, Lacombe, Végreville, Clut, Eynard, Tissot, Maisonneuve, Rémas, Gascon, s'élançant de ces missions, à la suite de Mgr Taché, avait conquis à la foi les Peaux-Rouges, jusqu'au Cercle polaire. Mais ces missionnaires, réduits, par leurs voyages incessants, par leurs travaux manuels forcés et leur nombre minime, à n'effleurer qu'à peine les âmes, réclamèrent bientôt le secours de celles qui donnent à l'enfance, peuple de demain, l'instruction assidue et l'éducation religieuse fondamentale.

Le lac Sainte-Anne, l'île à la Crosse et le lac la Biche réunissaient assez de sauvages et de métis pour être confiés aux Sœurs Grises.

Mgr Taché gagna donc Montréal.

La Mère Deschamps, femme de haute intelligence et de grande foi, était supérieure générale. L'entrevue s'acheva à la ressemblance des scènes de nos Saints Livres. La mère des Macchabées n'eût point autrement parlé, et nul général n'envoya plus noblement ses soldats à la mort.

Le contrat venait d'être passé. Il stipulait que les Sœurs de la Charité fourniraient des sujets, jusqu'à épuisement, à l'unique condition qu'on leur procurerait les secours spirituels et qu'on leur faciliterait l'accomplissement de leurs saintes Règles. Alors, pour être loyal, Mgr Taché « voulut faire observer que, les missions étant pauvres et les ressources incertaines, on ne pouvait pas promettre beaucoup, ni promettre positivement »

« Nous savons bien, répliqua la Mère Générale, que les bons Pères chargés des différentes missions ne laisseront pas souffrir nos Sœurs, nous ne demandons que le vêtement et la nourriture.

— Mais les Pères eux-mêmes n'ont pas de quoi pourvoir à leur subsistance ?

Dans ce cas, nos Sœurs jeûneront comme eux, et prieront Dieu de venir en aide aux uns et aux autres »

Le 24 septembre 1859, les Sœurs Emery, Lamy et Alphonse arrivèrent au *lac Sainte-Anne* En 1863, elles furent transférées à Saint-Albert Le lac Sainte-Anne, où affluaient de plus en plus les métis, était marécageux, pauvre en terre arable et trop éloigné des Pieds-Noirs qui demandaient aussi la foi. Mgr Taché se trouvant au lac Sainte-Anne, en 1860, chaussa les raquettes et partit avec le Père Lacombe, à la recherche d'un emplacement plus propice Ils s'arrêtèrent à quarante milles à l'est du lac

— Ce sera ici, dit Mgr Taché, en plantant son bâton dans la neige, et la mission aura nom Saint-Albert, patron du Père Lacombe.

Le 4 octobre 1860, Mgr Grandin, nouvellement sacré, abordait à l'*Ile à la Crosse*, avec les Sœurs Agnès, Pépin, Boucher, fondatrices du couvent, et le jeune P. Séguin, qui allait porter à Notre-Dame de Bonne-Espérance, sous le Cercle polaire, les quarante et un ans de sa vie apostolique Ils avaient mis soixante-trois jours à parcourir plus de trois cents lieues, depuis Saint-Boniface, par une chaîne montante de rivières, de lacs, par trente-sept portages,

et à travers toutes les contrariétés qui puissent entraver un voyage du grand Nord. Ils avaient échappé deux fois à une mort qu'ils avaient crue inévitable. Au rapide du Grand-Diable la barque avait été arrachée au câble qui la retenait et jetée sens dessus dessous, contre des rochers inaccessibles. Personne ne put expliquer comment, après la messe célébrée sur la grève par Mgr Grandin, cette barque d'épave se mit à surnager pour se laisser reprendre. Le Père Séguin raconte ces péripéties et d'autres, dans une lettre à Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats. En voici quelques passages :

« Il n'y avait pas moins de soixante ballots dans notre petite embarcation, ce qui est la charge ordinaire d'une barque, et vingt-six personnes qui faisaient, par conséquent, l'excédent du poids ; aussi notre barque était-elle calée. Je vous laisse à penser si nous étions à notre aise : tout le monde se touchait, et c'est à peine si les rameurs trouvaient de la place pour faire jouer leurs rames. Nos trois Sœurs, accroupies dans un coin, faisaient pitié, car elles étaient au milieu d'une sauvagesse avec plusieurs petits enfants plus ou moins dégoûtants de malpropreté. Mais ce qui leur faisait surtout mal au cœur, c'était de voir la sauvagesse croquer à belles dents la vermine qu'elle prenait, tantôt sur elle-même, tantôt sur ses enfants. Jusque-là, aucun de nous n'avait senti cette vermine le dévorer, mais dans cette barque pleine de sauvages, nous en fîmes tous provision, et, jusqu'à ce que nous les quittâmes, c'était à qui se frotterait le mieux ; car il n'y avait pas seulement la sauvagesse et ses enfants qui pouvaient nous en fournir, mais tous ceux qui étaient avec nous.

« Lorsque les rapides ne sont pas trop violents, ou les chutes trop élevées, les hommes s'attellent, par le moyen de colliers, à une corde qui est attachée à la barque, et la font monter en tirant, comme des bêtes de somme, ayant souvent de l'eau jusqu'à la ceinture et même plus haut ; mais malheur à eux si le courant se rend maître de la barque, car alors il entraîne tout, et si les hommes



RAPIDES SUR UNE RIVIÈRE CANADIENNE

LA DESCENTE PÉRILLEUSE DANS LES RAPIDES

Ph. Œuvre des Missions M. I.

n National

MISSION CATHOLIQUE ET HOPITAL DE SIMPSON (Territoires du Nord Ouest)

INDIENNE CATHOLIQUE DE LA TRIBU DES ESCLAVES

TYPES D'INDIENNES CATHOLIQUES

ne sont pas assez habiles pour quitter leurs colliers, ils sont traînés sur les rochers, dans les broussailles et quelquefois même au milieu du courant. Cela nous est arrivé deux fois dans le voyage, et deux de nos hommes ont été blessés, mais, avec le secours de nos sœurs, ils ont pu se rétablir bien vite.

« Dans les portages, il faut passer souvent par des chemins affreux, tantôt au milieu de débris d'arbres tombés de vétusté, tantôt au milieu des ronces, des épines, lesquelles non contentes de déchirer les habits, se permettent encore d'ensanglanter les mains et les figures; tantôt outre ces embarras, nous allons dans l'eau et la vase jusqu'à mi-jambe, car la pluie, qui ne cessait de tomber chaque jour, avait grossi les rivières d'une manière extraordinaire. Il fallait parfois faire des échafaudages dans nos campements, soit pour y marcher, soit pour nous coucher, sous peine de loger dans l'eau et dans la boue. »

A propos de ces « misères et *amusements* » du chemin de l'Ile à la Crosse, on ne peut pas ne pas livrer à l'histoire un mot du brave « coureur-des-bois » Vincent, qui fut le guide de tant de générations de Sœurs Grises, dans les dédales du Nord.

Il « descendait » l'une des sœurs de l'Ile à la Crosse dans un canot d'écorce ainsi lesté : un sauvage à l'avant, la sœur avec une fillette au milieu, et lui, Vincent, au gouvernail. Il racontait de la sorte son coup d'éclat au Père Adolphe Watelle, missionnaire à l'Ile à la Crosse :

« — Oui, mon Père, nous étions dans le rapide, et un terrible. Le canot dansait, je ne vous dis que ça. Mais, malheur, à chaque saut qu'il faisait dans les grosses vagues, la Sœur se mettait raide, et elle voulait se lever comme pour sauter sur les roches. Plus je lui disais : ma Sœur, restez tranquille, autrement nous sommes perdus, plus elle devenait nerveuse, en s'accrochant à un bord, ou à l'autre. Les Sœurs Grises, ça a pourtant coutume d'être vaillantes et de ne pas « s'exciter » dans les voyages ! Et avec ça elle pleu-

rait. Enfin, au moment le plus dangereux, comme on allait se faire « poigner » par le remous et verser, je me suis souvenu de quelque chose que j'avais entendu dire comme infaillible pour les sœurs quand j'étais à Sorel, dans le Québec, il y avait quarante ans passés, et je criai. « Ma Sœur, *au nom de l'obéissance*, ne « grouillez » plus ! » Mon Père, le tonnerre l'aurait frappée, qu'elle n'aurait pas « écrasé » plus net, elle cala au fond du canot, à plat, et elle ne remua plus un doigt. C'est ainsi que nous ne sommes pas morts. »

Le couvent de l'Ile à la Crosse, qui eut peut-être moins à souffrir de la faim que ceux de l'Extrême-Nord, traversa cependant plus d'un mauvais jour. Il fut le plus éprouvé de tous par les fléaux destructeurs.

Un premier incendie le dévora totalement, le 1er mars 1867 :
« Nous nous tenions là, debout sur le lac glacé, raconte Mgr Grandin, condamnés à voir périr le fruit de tant de travaux, l'objet de tant d'espérances. L'incendie avait fait fondre la neige, nos pieds étaient mouillés, et pas un de nous ne pouvait changer de chaussures. Nous n'avions plus rien, pas même un mouchoir pour essuyer nos larmes. »
Les ruines étaient à peine relevées que l'inondation vint menacer les constructions.

Grand déversoir des eaux de l'est, du sud et de l'ouest, le lac de l'Ile à la Crosse débordait aux moindres crues, et allait, chaque printemps, gruger un peu du terrain et des bases de la mission. Par suite du déplacement des alluvions, le terrain, surélevé à l'origine, était descendu au-dessous du niveau du lac gonflé. Les religieuses en furent réduites à ne pouvoir sortir de leur maison qu'en canot ou radeau. L'œuvre de l'orphelinat de l'Ile à la Crosse, devenue impraticable, dut être abandonnée.
« Les dix religieuses partirent en pleurant. Les bons sauvages

les suppliaient de ne pas les délaisser, cherchaient à les retenir de force... »

C'était en 1905.

Quatre ans après, Mgr Pascal O. M. I., vicaire apostolique de la Saskatchewan, écrivait à la T. R. Mère Générale

« Hélas ! les remplaçantes n'ont pas su se maintenir, là où les Sœurs Grises ont vécu cinquante ans dans des conditions moins favorables Le bon Dieu semble nous dire que les Sœurs Grises de Montréal, les apôtres par excellence des missions les plus dures de l Ouest Canadien, sont les seules capables de remplir ces postes si méritoires Le R P Grandin et moi avons épuisé toutes les ressources de persuasion, sans succès. Un refus de toutes les communautés... Les sauvages sont inconsolables.. Vos Sœurs, qui reposent là-bas, au cimetière, semblent vous pleurer et vous réclament ! »

Les Sœurs Grises ne résistèrent point à ces voix ; elles revinrent à leurs enfants ; et deux couvents desservent aujourd'hui la région.

En 1910, elles s'installèrent, à 55 kilomètres au sud de l'Ile à la Crosse, en un site avantageux du lac Laplonge, sous le nom de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Beauval

En 1917, elles reprirent l'Ile à la Crosse elle-même, toutes les précautions ayant été assurées, cette fois, contre l'invasion des eaux.

Mais l'invasion répétée d'un autre fléau, le feu, ne put pas toujours être prévenue L'incendie qui, en 1867, avait anéanti le premier établissement, se rua de nouveau contre cette forteresse dressée par le christianisme aux marches du paganisme. Deux fois encore, jusqu'à nos jours, le couvent devait périr en 1920, au moment où s'achevait l'édifice, et en 1926, le jour où les dernières aumônes reçues venaient de se convertir en provisions

de bouche pour le reste de l'hiver. La saison froide atteignait son étape la plus dure. Le 19 février, à quatre heures, comme tout dormait dans l'orphelinat, les flammes crépitèrent tout à coup de toutes parts. N'ayant point le temps de se vêtir, Sœurs et enfants se trouvèrent, en quelques minutes, dans une neige de trente-cinq degrés au-dessous de zéro, pieds déchaux, devant leur *home* effondré. « Ma Sœur Martel et moi, écrit Sœur Jubinville, avions perdu jusqu'à la croix de notre profession ! A six heures et demie, tout était fini. Nous nous trouvions à la chapelle des Pères, pour la sainte messe. Notre-Seigneur du moins nous restait. . »

Lorsque les missionnaires racontent aux « Vieux pays » ces irrépressibles conflagrations de notre Nord, ils ne manquent pas de s'entendre poser cette question : « Pourquoi ne bâtissez-vous donc pas en briques ou en pierres ? » La réponse n'est que trop invariable : « Parce qu'il n'y a point de briques. Parce que aucune mission n'a encore eu les moyens de creuser des carrières et d'en tailler les blocs. Parce que les ressources du Nord s'épuisent au simple travail de prendre à la forêt voisine et libre les charpentes et les murs. »

La sœur missionnaire, du reste, se garde de murmurer en présence de sa demeure détruite : elle songe plutôt à la haute protection de la Providence et de Mère d'Youville qui ne permettent que très rarement l'œuvre du feu, dans ces maisons en bois, surchauffées par des foyers nombreux contre d'interminables hivers.

Elles pleurent davantage, tout en se résignant encore, ces courageuses, lorsqu'un malheur, irréparable en lui-même celui-là, enlève au chantier apostolique une ouvrière aimée.

En 1922, Sœur Nadeau, l'excellente maîtresse de classe, traversait le lac de l'Ile à la Crosse, avec quelques enfants en congé. Elle devait assister un malade du rivage qui l'appelait, tandis que les petits cueilleraient des fraises sauvages alentour. Le canot heurta un récif à fleur d'eau et chavira. La religieuse et trois enfants

furent noyés. Sœur Nadeau avait vingt-neuf ans. Elle enseignait et guérissait à l'Ile à la Crosse depuis sept ans.

Les jours suivants, une autre victime tomba. Mais ce fut en holocauste, apaisant le bras de Dieu. La fièvre typhoïde avait enlevé dans la force de leur âge plus de cent cinquante Montagnais. Rien ne semblait devoir préserver le reste de la pauvre tribu, lorsque la Sœur Saint Nazaire, supérieure, fut atteinte en exerçant sa charité. Elle allait très mal. Sa communauté, à genoux, la suppliait.

Notre bonne Mère, écoutez-nous. Il y a eu assez de morts. Il ne faut pas nous quitter ainsi à votre tour. Unissez-vous donc à nous pour demander votre guérison à la Sainte Vierge !

— Oh ! quant à moi, répond en souriant la malade, je crois bien que je vais mourir. Mais ne craignez plus ; je vous promets, dès mon arrivée au ciel, de demander au bon Dieu de vouloir bien mettre fin à ce fléau qui vous désole. »

Comme la « Petite Sainte » qui s'engageait à passer son ciel à faire du bien sur la terre, la Sœur Grise, martyre de son devoir, tint parole. Elle mourut, mais elle fut, en effet, la dernière proie de l'épidémie. La typhoïde n'a point reparu depuis.

Pour la troisième fois en dix années, les Sœurs de l'Ile à la Crosse reconstruisent maintenant leur couvent, leur orphelinat, leur hôpital. Les « anciennes » du paradis soutiennent les combattantes d'ici-bas.

La troisième fondation de l'époque en ces régions du Nord-Ouest, fut celle du *Lac la Biche*, à quelque mille kilomètres au nord de Saint-Boniface. Les Sœurs Guénette, Daunais et Tisseur y arrivèrent le 26 août 1862, après un voyage de quarante-neuf jours à travers la prairie.

Si le lac la Biche, ancien entrepôt des missions du Nord, connut un jour une certaine prospérité, jamais mission ne l'acheta par de plus longs et douloureux efforts. Les Sœurs partagèrent généreuse-

ment la peine La preuve en est dans ces réflexions de la Mère Charlebois, *visitatrice* de 1880.

« — Nos chères Sœurs ont beaucoup vieilli, je crois que l'insalubrité de leur maison en est la cause principale L'industrieuse activité de nos pauvres Sœurs a apporté une grande amélioration dans l'ensemble de leur établissement Je remarquai plusieurs petites armoires drôles par leur forme, mais qui servent avantageusement Elles furent en partie fabriquées par nos sœurs, avec les caisses que nous leur envoyons de temps en temps Je plaisantais un jour sur la scrupuleuse économie qui préside à tout, à quoi une des sœurs répondit gaiement

« — La pauvreté réelle est la meilleure économie !

« En visitant leur lavoir, misérable bicoque ouverte à tout vent, je ne pus retenir une exclamation de triste surprise Nos Sœurs se mirent à rire et elles me dirent ·

« — Oh! ma Mère, nous sommes comme des reines maintenant.

« Je ne proférai pas un mot, pour ne pas trahir l'émotion de mon cœur. »

En 1898, les sœurs se transportèrent du lac la Biche au lac la Selle, au milieu de la *réserve* sauvage qui alimentait leur école, afin de détruire l'objection des distances qui retenaient les enfants et de porter échec au protestantisme menaçant L'école industrielle du lac la Selle, bâtie en pleine prairie, n'a cessé de prospérer. Elle s'est récemment établie au voisinage de Saint-Paul-des-Métis

Quant au couvent du lac la Biche, il passa, dans la suite, à la Congrégation des Filles de Jésus, de Kermaria. Les nombreux colons canadiens venus sur ces terres fertiles leur confient leurs enfants.

Les zones du lac Saint-Anne, du lac la Biche et en partie de l'Ile à la Crosse, étaient, au temps des fondations, le domaine des Cris, rameau, comme les Sauteux et les Maskégons, de la grande famille

algonquine. L'immigration blanche s'y est plus ou moins établie depuis, sans prétendre à nuire d'ailleurs à la race rouge. Celle-ci fut seulement amenée par le gouvernement canadien, d'aussi bon gré qu'il fut possible à « prendre le *traité* », c'est-à-dire à troquer l'étendue de ses terres primitives et de sa liberté contre des réserves inviolables de chasse, de pêche, d'exploitation et quelques autres privilèges.

Un vif portrait des Cris, les Cris des *prairies* en particulier, ceux qui formaient le principal objet du zèle des Sœurs de 1860, nous a été laissé par Mgr Laflèche, ex-missionnaire de l'Île à la Crosse.

« Les sauvages des prairies qui sont les Pieds-Noirs, les Assiniboines, les Cris et une grande partie des Sauteux, sont de la pire espèce, et je crois qu'il n'y a pas d'exagération à dire que c'est l'homme descendu au dernier degré de l'échelle humaine. Cet état de dégradation et de méchanceté vient de leur manière de vivre. Ils sont ordinairement réunis en gros camps de soixante à quatre-vingts loges, et souvent davantage, et mènent une vie errante et oisive à la suite des innombrables troupeaux qui leur donnent la nourriture et l'habillement. Quand on a sous les yeux la vie dégoûtante de ces sauvages, on comprend que le travail, qui a été imposé à l'homme comme une pénitence après son péché, l'a été pour son bonheur plutôt que pour son malheur. Si les tribus des prairies sont devenues les sentines de tous les vices qui dégradent l'homme, si le vol, le meurtre et par dessus tout une dissolution épouvantable sont devenus une occupation journalière pour le grand nombre de ces barbares, c'est parce qu'un travail assidu leur est inconnu.

M. Thibault complétait d'avance ce tableau en écrivant à Mgr Provencher :

« Quand le dernier des bisons sera mort, on pourra alors tenter quelque chose du côté des prairies. »

La paresse, le vol, la dissolution, le meurtre n'ont pas été assurément l'apanage exclusif des Cris païens. Ces vices tiennent par leur

racine au péché originel commun à tous les humains. Mais la religion révélée a toujours et partout la même efficacité pour relever la nature déchue ; elle la subjugue, elle la paralyse, elle en tue le fruit mauvais, et, sur la partie saine régénérée par la grâce, elle greffe les vertus chrétiennes. Malgré le noir pronostic de M. Thibault, avant la mort du dernier bison, les Cris, sous l'influence de la grâce divine, ont mis quelque frein à leur vie licencieuse et à leurs promiscuités honteuses, de querelleurs nés, ils sont devenus assez doux ; les jongleries malfaisantes se sont retranchées dans le groupe, petit et méprisé, des récalcitrants, ils ont aimé la Robe-Noire, écouté ses enseignements et procuré à leurs missionnaires les satisfactions attendues.

Honneur aux Sœurs Grises ! A elles, les ouvrières patientes de l'Évangile, Dieu donnera la grande part des récompenses éternelles gagnées par la conversion des Cris.

La province « Sœur Grise » de Saint-Albert, qui ne le cède pas, proportion gardée, à sa voisine de Saint-Boniface compte présentement dix maisons avec cent cinquante Sœurs.

CHAPITRE III

DANS L'EXTRÊME-NORD

Il y avait vingt-trois ans que les Sœurs Grises se dépensaient à la Rivière-Rouge, et six ans qu'elles avaient occupé, par le lac Sainte-Anne, l'Île à la Crosse et le lac la Biche, les régions qui forment aujourd'hui l'Alberta et la Saskatchewan, lorsque s'ouvrit à leur dévouement le territoire compris entre le cinquante-cinquième degré de latitude et l'Océan Glacial arctique, immensité connue sous le nom d'Athabaska-Mackenzie.

Détaché, en 1862, de la juridiction de Mgr Taché, archevêque de Saint-Boniface, le vicariat d'Athabaska-Mackenzie fut confié à Mgr Faraud. Administrateur admirablement doué, Mgr Faraud établit son vicariat sur des bases qui le soutiennent encore.

En 1891, Mgr Grouard succéda à Mgr Faraud.

En 1901, la division du vicariat fut décidée. Mgr Grouard gardait l'Athabaska et Mgr Breynat recevait le Mackenzie.

L'Extrême-Nord possède aujourd'hui six couvents de Sœurs Grises, cinq sur le Mackenzie et l'autre au lac Athabaska. Ces couvents forment, depuis 1915, la *province* régulière du Mackenzie.

Or, ce fut dès les commencements du vicariat d'Athabaska-Mackensie qu'apparurent dans ces glaces les Sœurs missionnaires.

Le premier acte de Mgr Faraud avait été de solliciter leur dévouement. Il l'avait obtenu aux conditions passées autrefois entre

Mgr Taché et la Supérieure générale : « Ensemble nous prierons, nous travaillerons et nous jeûnerons. »

Il est juste de dire qu'à cette date les Sœurs Grises venaient de recevoir directement du ciel comme une preuve qu'elles étaient sous bonne garde chez les fils de Mgr de Mazenod et qu'elles y seraient préservées de mourir de faim.

Mgr de Mazenod, fondateur des Oblats de Marie Immaculée, mort en odeur de sainteté le 21 mai 1861, avait, en effet, le 12 septembre 1854, opéré le prodige d'une multiplication des pains, en faveur des Sœurs Grises d'Ottawa, à l'occasion d'une promenade.

Les Sœurs Grises de la Croix d'Ottawa, filles de la Mère d'Youville comme celles de Montréal, régies par les mêmes constitutions essentielles, cultivent pareillement l'esprit missionnaire. Plusieurs d'entre les premières étaient venues à la Rivière Rouge avec leurs compagnes de Montréal. La branche d'Ottawa devait, en 1886, entreprendre une mission d'Abénakis, mais son grand effort missionnaire chez les sauvages était destiné à se déployer dès 1902 à Albany, sur la côte de la Baie James, éternellement battue par les vents glacials du Nord, en attendant qu'en 1931, de concert avec les Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, elles aillent porter aussi leur zèle aux profondeurs du Basutoland africain.

Les Sœurs Grises d'Ottawa, relevant directement de Mgr Guigues, O. M. I., premier évêque de la future capitale, ont été constamment dirigées par des Oblats. A l'école de ces missionnaires, elles ont pratiqué affectueusement le culte du vénéré Fondateur. Elles le priaient, dès les débuts, dans le secret de leur cœur, comme on prie les saints. L'une des formes de cette dévotion privée des Sœurs Grises de la Croix à Mgr Charles-Joseph-Eugène de Mazenod, fut bientôt d'échanger leur nom contre l'un des siens. Il y avait, à l'époque de la multiplication des pains, une Sœur Saint-Charles, une Sœur Saint-Joseph, une Sœur Saint-Eugène. Le nom « de Mazenod » même restait à prendre. Beaucoup le revendiquaient. Une jeune postulante, Sœur Major, se montrant la plus

obstinée à vouloir qu'on le lui impose, le jour de sa vêture.

Le 12 septembre 1864, en la fête du Saint Nom de Marie, la Révérende Mère Bruyère (1), supérieure générale, donna grand congé à toutes les religieuses habitant la maison-mère. Professes, novices, postulantes, toutes gagnèrent à pied la campagne lointaine, pendant qu'une voiture emportait les provisions de la journée. Il y avait un peu de viande, quelques biscuits, des radis, du beurre et de l'eau claire. Le plat de résistance devant être le pain. Mais de ce pain on n'avait mis que quatorze miches d'environ quatre livres chacune et coupées en morceaux selon l'usage. Le pain, ainsi préparé et jeté sans ordre dans le panier, montait à « environ quatre doigts en deçà du bord ». La Sœur Aurélie, réfectorière, déclara :

« — Certainement, il n'y aura pas assez de pain pour le dîner à midi, mais nous pourrons en envoyer chercher par un second voyage. »

La gaîté, la marche, l'air vif de l'automne canadien, avaient attisé les appétits, et, à peine arrivées au bois Mac Kay, des sœurs se jetèrent sur les vivres pour y prélever un acompte. Sœur Aurélie s'alarma :

« — Mes sœurs, soyons plus raisonnables, il n'y aura pas assez de pain pour le dîner, et le charretier ne fera pas un second voyage ! »

Mais la Mère générale, prévenue, permit quand même de « croquer le pain » à discrétion. Cependant, devant la détresse de la pauvre réfectorière la Révérende Mère fit remarquer que la méditation du matin portait sur la multiplication des pains par Notre-Seigneur et elle ajouta, en riant :

« — Qui sait ? Si vous avez bien de la foi, il y aura peut-être multiplication du pain. Laquelle d'entre vous se charge de le faire multiplier ?

— Cela vous revient, ma Mère », répondit la maîtresse des novices. »

(1) C'est la Mère Bruyère qui, en 1845, avait conduit la première caravane des Sœurs Grises de Montréal à Ottawa (Bytown alors).

A ce moment, Sœur Thibodeau, une ancienne, s'avance et fait part des inquiétudes de Sœur Major à la Mère générale :

« Eh bien ! ma petite Sœur, dit celle-ci à la postulante, si Mgr de Mazenod fait un miracle aujourd'hui vous aurez son nom. . Vous entendez toutes Sœur Major aura le nom de Mgr de Mazenod s'il y a autant de pain après le diner qu'il y en a maintenant. . Mangez tant que vous pourrez, ne vous gênez pas, mais priez et ayez la foi. »

Quarante-sept religieuses affamées se mirent à table. Les petites portions de viande disparurent bien avant la fin du repas, et le pain, le bon pain frais du Canada, reçu à satiété les coups de dents.

Après les grâces, trois Sœurs découvrirent le panier. On les vit pâlir ensemble le panier leur apparaissait plus rempli qu'au départ d'Ottawa La joie de toutes pouvait à peine se contenir Mais la Mère Bruyère prononça

« Comme le panier a été bouleversé, c'est peut-être cela qui fait paraître la quantité aussi grande qu'auparavant ; continuez donc à en manger tant que vous voudrez ; s'il en reste ce soir, il y aura miracle.

Mais voilà Sœur Major au désespoir :

« Mgr de Mazenod, s'écrie-t-elle, n'est pas obligé de faire un second miracle La multiplication du pain avait été demandée pour le diner et non pour toute la journée ! »

Et elle suppliait tout le monde de ne plus manger. Mais la Mère générale insista :

« Si Mgr de Mazenod tient à faire un miracle, il le fera en entier ; priez et ayez de la foi »

Tandis que Sœur Major priait avec les novices et des professes, un repas supplémentaire de pain, le goûter, fut servi. Chacune se régala encore.

Au souper, les quarante-sept sœurs des premiers repas et six nouvelles arrivées s'en prirent encore au cher pain

Toutes, ensuite, se rendirent au panier. Celui-ci parut à la plupart « n'avoir pas encore diminué ». La Révérende Mère dit alors .

« J'ai le coup d'œil assez juste, il me semble qu'il a baissé un peu, pas beaucoup. »

Sœur Major avait gagné son nom chéri. Il lui fut promis. Le *Laudate* et le *Magnificat* éclatèrent autour du panier merveilleux.

A la maison mère, le soir, l'on remplit seize corbeilles de treize morceaux chacune avec le pain rapporté. A la demande des religieuses, il fut donné aux pauvres. Plus tard, la Supérieure générale, voulant avoir l'idée de ce qui avait été mangé aux trois repas de la campagne, fit couper quatorze autres miches de la même manière que celles du 12 septembre. Lorsque les seize corbeilles en furent garnies, on ne compta plus dans le panier du pique-nique que quarante-neuf morceaux, quantité bien insuffisante, même en temps ordinaire, pour un seul repas.

L'enquête de Mgr Guigues démontra que deux cent quatre-vingt-six morceaux, à tout le moins, avaient été miraculeusement produits.

Le 24 octobre 1865, plus d'une année après ce « fait merveilleux », la Rév. Mère Bruyère écrivit au T. R. Père Fabre, successeur de Mgr de Mazenod, au poste de supérieur général :

« Quel bonheur pour nous d'avoir Mgr de Mazenod pour notre Père et notre Protecteur ! Quel grand bonheur encore pour le Canada où il est déjà connu ! C'est étonnant que malgré nos épreuves, malgré que nous ayons tenu cachées la multiplication des pains et les autres grâces obtenues, la dévotion à Mgr de Mazenod se soit répandue à Québec, à Montréal, Trois-Rivières, Plattsburg, Ogdensburg, etc... »

Ce n'était point, nous le comprenons, aux Sœurs Grises de Montréal que le « prodige » du pain multiplié devait être caché. Elles en bénirent Dieu et livrèrent leur confiance au Père nouveau du Ciel, décidé à veiller sur elles en même temps que sur ses Oblats, les seuls prêtres qui, à l'heure de nos lignes, aient encore paru dans les solitudes de cet Extrême-Nord, où les Sœurs Grises, leurs uniques collaboratrices, se rendaient il y a près de soixante-dix ans.

⁂

Les fondatrices du Mackenzie partirent de Montréal le 17 septembre 1866 Elles ne devaient arriver au Fort Providence que le 28 août 1867.

Nous entendîmes un jour, au cours d'une conversation familière, Mgr Grouard s'écrier

« Quand j'ai appris, là-bas, à La Providence où j'étais, on peut bien dire au fond du Mackenzie, au bout du monde, que les Sœurs Grises allaient venir, je me suis dit Quelle audace ! Mais n'est-ce pas comme tenter Dieu ! Comment ! De pauvres femmes quitter tout d'un coup leur couvent de Montréal, pour s'en venir dans ces pays perdus, chez des sauvages dont la conversion est à peine entamée ! Mais arriveront-elles jamais ? Supporteront-elles ces hivers épouvantables, sans pain, sans rien ? Nous autres, les hommes, on se réchappe encore, en tuant un lièvre, un rat musqué Mais les Sœurs ! Alors qu'on a vu des explorateurs, si bien approvisionnés pourtant par leurs gouvernements, réduits à manger leurs « engagés » Eh bien, elles sont venues, et elles ont vécu, et voilà qu'on a fait leur jubilé, à la Providence Vraiment le bon Dieu a été avec elles ! »

Cette réflexion du vénérable évêque exprime sans doute les questions que se pose le lecteur Dans quel pays se sont-elles exilées ? — Quels sauvages y ont-elles évangélisés ? — Quels moyens de subsistance y ont-elles trouvés ?

A ces questions, ce chapitre va répondre. La lumière en éclairera ce que nous exposerons ensuite des fondations successives dans l'Extrême-Nord.

⁂

Le pays où sont allées les Sœurs missionnaires de l'Extrême-Nord, contiendrait cinq fois la France Le seul fleuve Mackenzie,

dont le débit moyen s'évalue à cinq cent mille pieds cubes par seconde, arrose un bassin de 677 400 milles carrés. Ce pays est fermé durant ses huit mois de glaces, à tout commerce avec le monde civilisé. D'octobre à juin, les rivières et les lacs, uniques voies praticables, sont immobilisés. De rares traîneaux à chiens, qu'il faut charger le moins possible, relient alors les quelques habitations groupées en localités appelées Forts, par distances de cinquante à deux cents lieues.

Jadis, un objet, fût-il de première nécessité, ne mettait pas moins d'une année à atteindre sa destination de l'Athabaska-Mackenzie. Deux ans s'écoulaient ordinairement, pour les missions les plus éloignées, entre le départ de la lettre de demande et l'arrivée de l'article désiré. Les achats se faisaient alors en Europe. Un retard du courrier, ou une négligence de la « Compagnie de la Baie d'Hudson », laquelle, à grands frais, se chargeait des transports, portaient facilement à trois ans ce délai. Et combien péniblement se doublait l'attente, lorsque les lettres étaient perdues ou qu'un naufrage survenait !

***

Les sauvages disséminés dans les bois du Mackenzie, et dont les Sœurs Grises de Montréal sont devenues les mères, appartiennent à la grande famille des *Dénés*. Quelques Cris des bois fréquentent aussi le couvent du lac Athabaska.

La grande famille des Dénés (*Hommes*, ainsi se nomment-ils eux-mêmes) s'est partagée, de temps immémorial, entre le nord et le sud de l'Amérique septentrionale, enclavant de la sorte, sans se mêler à elles, les autres familles indiennes. Les divisions « les plus populeuses des Dénés se trouvent dans le sud des États-Unis, où elles sont connues sous le nom de Navajos et d'Apaches ». Ce que nous disons ici des Dénés du Nord montre de combien ils l'emportent sur leurs frères du Sud.

Les Dénés du Nord comprennent les *Montagnais*, depuis le lac Athabaska jusqu'au Grand Lac des Esclaves ; les *Esclaves*, tribu-

taires du Grand Lac des Esclaves (ouest) et du fleuve Mackenzie jusqu'à Simpson ; les *Peaux-de-Lièvre* échelonnés sur le cours inférieur du Mackenzie, et formant Norman et Good Hope ; les *Loucheux*, vers le delta du fleuve ; les *Plats-Côtés-de-Chien* (ou Flancs-de-Chien) voyageant du Grand Lac des Esclaves (nord-est) au Grand Lac de l'Ours, avec le Fort-Rae pour base ; les *Castors*, tribu à peu près éteinte aujourd'hui, sur la rivière La Paix. Quant aux *Mangeurs de Caribous* du Fond-du-Lac (Athabaska) et aux *Couteaux Jaunes* du Grand Lac des Esclaves (est), ils sont de souche montagnaise.

Chacune de ces tribus est représentée par quelques enfants, dans les institutions des Sœurs Grises. Avec un peu d'attention, on ne tarde pas à en distinguer les traits caractéristiques dans les groupes qu'ils y forment. La note frappante serait que plus les sauvages descendent vers le nord, plus ils paraissent vifs, rieurs, ouverts, affectueux.

De toutes les races indiennes d'Amérique abordées par les missionnaires, la plus sympathique semble être celle des Dénés nordiques. Le paganisme leur imposa assurément des pratiques inhumaines que la religion dut combattre ; et, même après quatre-vingts ans d'évangélisation, les traces du règne de Satan n'ont-elles pas été entièrement effacées ; mais les Dénés furent trouvés de tout temps plus droits, plus pacifiques et plus religieux que les Cris, leurs voisins. Les missionnaires attribuent cette supériorité morale des Dénés à leur vie nomade, presque exclusivement familiale, isolée par conséquent des occasions du mal, et aux privations continuelles qu'ils ont à endurer et qui sont un frein toujours efficace aux appétits pervers, même si elles ne sont ni recherchées ni aimées. Les Dénés reçurent avec joie le prêtre, messager d'un Dieu, pauvre comme eux, souffrant et mourant pour eux.

Leurs défauts dominants, à l'arrivée des missionnaires, étaient la polygamie et la cruauté envers les femmes et les enfants. Ils n'étaient fiers que de leurs garçons. « Ma fille » et « mon chien » se rendaient par la même expression en montagnais. Frapper jour-



[illegible] PROVIDENCE

ÉLÈVES DU COUVENT DU SACRÉ-CŒUR, À FORT PROVIDENCE, devant le reposoir de la Fête-Dieu.



[illegible] AKLAVIK [illegible] CHAPELLE [illegible] AMÉRICAIN
GARÇONS D'AKLAVIK EN PIQUE-NIQUE À LA FÊTE DE LA MÈRE SUPÉRIEURE
LA CHAPELLE D'AKLAVIK

nellement les épouses, les faire jeûner, les accabler de fardeaux, même tuer les petites filles, ne passaient pas pour de mauvaises actions. Le christianisme eut assez tôt raison de cette barbarie. Les vices les plus réfractaires seraient la susceptibilité, la poltronnerie, un bavardage impitoyable, la mendicité importune et l'imprévoyance dépensière.

La difficulté du combat fut de disputer ces Indiens au protestantisme. Tâche redoutable pour des apôtres, si peu nombreux et si pauvres, placés en concurrence avec des prédicants grassement sustentés par leurs sociétés bibliques, et jouissant des faveurs de maints officiers subalternes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, reine de ces contrées.

Les sauvages du Mackenzie, à l'exception de fragments de tribus, trop rejetés dans la profondeur des forêts, ont entendu et suivi l'appel de l'Évangile.

C'est à leurs enfants et à leurs malades que les Sœurs de Charité sont venues ouvrir leurs couvents.

***

Mais ces couvents, il faut les bâtir ; ces enfants, ces infirmes, il faut les nourrir, les vêtir, les réchauffer, les guérir ; les religieuses elles-mêmes doivent trouver la subsistance, si maigre soit-elle, de leur vie sacrifiée, et cela dans le plus dénué des pays du monde.

Là est le problème, le seul. Comment le résoudre ?

Avant tout, qu'il soit bien compris que le secours ne doit pas être attendu du côté des populations auxquelles se dévouent les Sœurs Grises. Nous voulons dire les populations du Mackenzie, les seules dont il sera désormais question. Car il est des missions établies dans certaines autres tribus de la même race dénée, — l'Ile à la Crosse, par exemple, avec ses dépendances, et encore toutes celles de la Colombie Britannique, — où l'éducation des sauvages s'est faite diversement. Chez ces braves gens, mieux

approvisionnés que ceux du Mackenzie d'ailleurs, les morceaux de choix de tout gibier sont pour le missionnaire. Le prêtre n'aura pas à s'occuper de son bois de chauffage, ni des moyens de faire ses voyages parmi les camps. Il faut dire, pour être juste, que les missionnaires du Mackenzie sont assez bien assistés dans leurs visites aux familles et aux malades qui les appellent dans les bois. Ces dernières années, certaines peuplades moins incultes, comme celles du Grand Lac des Esclaves, semblent avoir commencé à entrevoir qu'elles devraient assister leurs pasteurs. Mais ces réserves faites, la parole de Mgr Grandin à des religieuses qu'il appelait à l'évangélisation des « Cris de la prairie » demeure absolument vraie pour le Mackenzie de nos jours comme elle l'a été depuis le commencement : « Vous vous sacrifierez pour nos pauvres sauvages ; mais... vous ne recevrez d'eux que leur vermine, et, s'ils pouvaient supposer que vous en profiterez, ils vous demanderaient de la payer... »

Le sauvage du Mackenzie reçoit tout, demande tout, trouve naturel qu'on lui donne tout, au point que, si le Père et les Sœurs gardent une réserve prudente pour la saison froide, il en murmure facilement des accusations d'avarice. La pensée ne lui vient pas d'aider le missionnaire en quoi que ce soit, par dîme, don quelconque, ou travail gratuit. Il est vrai qu'il est souvent très indigent lui-même. Mais quand l'abondance arrive dans ses pièges et sous ses balles, il en disperse aussitôt les dépouilles ou le prix entre les bouches de sa famille, de ses amis, des étrangers même ; quant au « Père » et à « la Sœur », le moindre morceau, la moindre fourrure devront être rigoureusement payés. L'Indien part du principe que les prêtres et les religieuses sont riches et qu'il leur suffit d'écrire un petit papier aux « grands pays » pour recevoir des cargaisons. Si le missionnaire lui raconte qu'il y a, dans ces « grands pays », de modestes ouvrières qui se privent de repos et de tout plaisir pour lui, que les œuvres auxiliaires de l'apostolat catholique puisent, sou par sou, dans les petites bourses, ce qu'il gaspillerait, lui, en un jour, afin de lui donner des apôtres qui l'instruiront et

sauveront son âme, il n'en comprendra rien, il rira peut-être et répondra :

« — Mais tu as bien telle et telle chose, toi. Alors, donne-les-moi ! »

Bien plus, il croira accorder une faveur signalée aux religieuses en leur confiant ses enfants. Combien de fois les supérieures ne subiront-elles pas cette question :

« Il y a tant de mois, tant d'années, que je t'ai donné ma fille (mon garçon surtout !), et jamais je n'ai rien reçu de toi. Quand donc vas-tu me payer ? »

Là expire la logique du grand enfant.

D'où viendra donc le soutien ?

Il faut nommer, en première ligne, la Propagation de la Foi de Paris et de Lyon. Elle a rendu *possible* l'évangélisation du Nord. Aujourd'hui même, dans le désarroi des pays européens qui l'alimentent, ne trouve-t-elle pas le moyen de continuer ses générosités magnifiques !

La Sainte-Enfance apporta ses secours annuels.

On put toujours compter sur l'Œuvre Apostolique.

La province de Québec donna abondamment aussi.

Jamais, toutefois, ces aumônes, si copieuses en elles-mêmes, ne purent égaler les besoins créés par le développement des écoles indiennes.

A ces écoles, le gouvernement canadien verse, depuis quelques années, une certaine somme proportionnée à un nombre d'enfants qu'il fixe lui-même ; mais, outre que ce nombre, en fait, est toujours dépassé, cet appui ne suffirait pas encore, en des pays dont les distances multiplient comme fabuleusement le coût des denrées et des transports.

Il revient à la charité des bienfaiteurs que la divine Providence inspire, et au travail manuel des Sœurs Grises et des Oblats, de combler les vides.

Tandis que les évêques se constituent mendiants, religieuses et

missionnaires économisent, ils construisent, ils défrichent, ils disputent aux gelées des nuits d'été, aux sécheresses et aux sauterelles de juillet ce que le sol, éternellement glacé dans ses couches profondes, peut accorder de sa surface.

Les aumônes reçues se convertissent surtout en articles de *traite*, c'est-à-dire en objets qui, à défaut d'un numéraire qui n'a point cours dans le pays, permettent aux missionnaires d'utiliser leurs propres industries et d'acheter au besoin le travail étranger. Épiceries, étoffes, ustensiles, poudre, plomb, armes, filets, thé, tabac, en sont les articles ordinaires.

Une ferme commencée par Mgr Breynat, non loin de Fort-Smith, sur la rivière au Sel, et aidée par les élevages particuliers de Résolution, Providence et Simpson, est en mesure de fournir aux missions, qui ont un personnel plus considérable, deux ou trois animaux, tués l'automne.

Quelques repas de boucherie, « de quoi ne pas en oublier le goût », les produits toujours aléatoires du jardinet, quelques conserves alimentaires apportées au printemps : ces vivres ne sauraient faire face au long hiver qui retranche du monde approvisionné l'immense vicariat. L'alimentation principale doit être demandée au gibier sauvage et surtout au poisson.

Les viandes fraîches, séchées, *boucanées*, sont le fruit des chasses indiennes. Ces chasses ne sont pas toujours faciles, ni plantureuses. Il arrive que la faim torture ou tue le chasseur dans les bois.

Le grand mets du Nord, le plat substantiel par excellence qui fera défaut le dernier, c'est le poisson : truite, poisson blanc, inconnu ou saumon du Mackenzie, brochet, carpe, hareng, et autres espèces. Quoique sans apprêts, sans condiments, cuit tel quel dans sa propre graisse, le poisson du Nord est succulent. Dieu soit béni d'avoir donné cette richesse à la terre la plus pauvre de sa création !

La pêche est donc le travail principal de l'approvisionnement.

Un mois de l'automne est employé à prendre le poisson, qui regagne le centre des grands lacs ou la mer arctique, à l'embrocher

par dizaines et à le transporter jusqu'à l'*échafaudage* de la mission, hors de l'atteinte des chiens voraces et à la garde du froid. Se figurera-t-on jamais les fatigues de ces expéditions, les luttes des pêcheurs contre les tempêtes dévastatrices de leurs filets, contre la baisse ou l'excès des eaux, contre les retards du poisson migrateur, contre l'irruption trop hâtive de l'hiver, contre les glaces survenues en une nuit, en une heure parfois, et figeant en plein lac, en pleine rivière, loin des rivages, les bateaux chargés !

La subsistance d'un couvent avec son personnel, et ses chiens (ces uniques et indispensables coursiers du Nord) requiert aujourd'hui une moyenne de vingt-cinq mille poissons. Que la pêche d'automne vienne à manquer, ne fût-ce qu'en partie, ou bien que la gelée tarde plus qu'il n'est prévu et qu'ainsi le poisson se détériore, *se faisande*, voilà les pêcheurs condamnés à la besogne la plus dure de toutes : faire, durant les mois de disette, par trente, quarante degrés de froid et plus, sous une glace épaisse de deux à six pieds, la pêche quotidienne. Le Père Lecorre, supérieur de Providence, écrivait en décembre 1897, à la supérieure générale des Sœurs Grises :

« La glace prématurée nous a joué un bien vilain tour, cet automne. Ordinairement notre pêche pouvait se continuer jusqu'au milieu d'octobre. Une grosse bourrasque du nord, accompagnée de neige, est venue geler tous les bassins de pêche, dès la fin de septembre, et a emporté la plus grande partie de nos rets. On se disait que le temps doux reviendrait. Vain espoir. Le fleuve a continué à charrier les glaces, et la neige s'est accumulée au lieu de pêche, de sorte que nous avons dû nous contenter de huit mille poissons au lieu de vingt mille qu'il nous faut pour le moins. Vous comprenez le reste : pêche tout l'hiver, ou à peu près, à la Grande-Île (soixante kilomètres de la Mission), et les souffrances des pauvres frères qui font cette pêche dans le gros froid, au milieu des *poudreries* du grand lac, et les fatigues de ceux qui sont constamment à la suite de leur traîneau, et la gêne où nous serons,

nous les restants, pour les autres travaux. Encore si avec cela la pêche réussit, du moins, sous la glace ! Mais parfois, dans le rude hiver, le poisson manque, même à la Grande Ile et dans toutes les étendues accessibles du Grand Lac des Esclaves. »

***

On vient de le lire, les principaux ouvriers de ces pêches sont nos frères coadjuteurs. Les couvents de l'Extrême-Nord leur doivent d'avoir subsisté. Religieux et missionnaires comme nous, ces bons frères dévouent leur vie à l'obscur travail de saint Joseph et n'attendent que la récompense du ciel.

Aux frères aussi de bâtir, de rassembler l'énorme quantité de bois de chauffage nécessaire, d'équiper les flottes d'été, de mener les scieries mécaniques et de diriger les ouvriers mercenaires. En hiver, lorsqu'un chasseur indien consent à vendre l'orignal ou le caribou qu'il vient d'abattre dans la forêt, il en indique l'endroit — et c'est parfois à une semaine de marche — touche son paiement et disparaît. Le frère, alors, attelle ses chiens, ajuste ses raquettes et va aux dépouilles. Chacun de ces braves voyageurs conserve de terribles souvenirs des *poudreries* de neige, des crevasses béantes, des enlizements glacés, des froids atroces, rencontrés dans ces longues courses solitaires.

Disons que plus d'une fois, en ces travaux de pêche, de charriage, de constructions et autres, le visiteur ne distinguerait guère le frère du père, de l'évêque, voire de la religieuse.

Tous les labeurs compatibles avec leurs forces et leur vocation ont été honorés au Mackenzie par les Sœurs Grises. Elles ont défriché, labouré, semé, récolté. Il y a eu des bâtisseuses. N'est-ce pas un peu de tout cela que voulait parler Sœur Michon, écrivant de Fort Providence, en 1892, après le départ de Sœur Ward :

« Songeant qu'il ne nous restait personne pour accompagner le

chant, je me suis mise à apprendre la musique, au mois de janvier dernier Commencer de pareilles études à cinquante ans, c'est sérieux, n'est-ce pas ? J'espère toutefois pouvoir le faire, quoique un peu misérablement, car je n'ai guère les doigts souples maintenant Le ménage, le bousillage, la hache et la scie me vont mieux sous la main qu'une note de musique, mais dans ce pauvre pays, si loin de tout secours, il faut bien se tirer d'affaire comme on peut. »

Les Sœurs du Mackenzie savent aussi poser les collets aux lièvres blancs, — et c'est un art Seraient-elles, si la nécessité le voulait, chasseresses aux armes détonantes ? Nous ne voyons point pourquoi cela ne se pourrait trouver D'autres sœurs missionnaires tirent les gros animaux sauvages de l'Inde ou de l'Afrique afin de s'en nourrir ou de s'en délivrer. Et même le Pape disait-il naguère de ces religieuses sans peur « Ah ! elles sont capables de tout, excepté peut-être de ferrer les chevaux »

Nous ne connaissons que Sœur Gabrielle à s'être vue dans l'occasion de manier, par charité, l'arme à feu. Elle traversait la haute Alberta, lorsqu'elle rencontra, au détroit d'un lac, un chasseur, bienfaiteur de nos missions Adroit d'ordinaire, le Nemrod en randonnée ne frappait, ce jour-là, que le vent Le canard sauvage et le plomb le suivait.

« Sœur Gabrielle, dit-il, il n'y aura pas de dîner tout à l'heure, si vous ne me venez en aide

— Eh bien ! pour une fois, allons-y »

La sœur, saisissant le fusil, se mit à ajuster les canards en plein vol. Sur l'instant, le gibier rapide tombait en paquet Elle n'en manqua pas un.

Mais, à défaut de la chasse, que les superstitieux Indiens ne leur permettraient peut-être pas, du reste, parce qu'elles sont « des femmes », nos religieuses de l'Extrême-Nord s'exercent à prendre le poisson nourricier des fleuves et des grands lacs.

Pendant de nombreuses années, les Sœurs de Fort Providence accompagnèrent les Frères et les « engagés » aux pêches d'automne. Leur camp était dressé en lieu convenable sur la grève. Le Père pêcheur qui autant que possible suit la caravane, leur disait la sainte messe. Les exercices réguliers accomplis, elles apprêtaient les repas, réparaient les filets et embrochaient les poissons capturés. Elles restaient à cette tâche jusqu'au bout et partageaient volontiers les trop fréquents mécomptes du retour.

L'un de ces déboires restera attaché au souvenir de la Saint-Édouard 1903.

La pêche avait été bonne, à la Grande-Ile. La cargaison étant complète, on décida de s'acheminer au fil de l'eau vers la mission, située à 60 kilomètres de là. Il y avait à bord du chaland, les Sœurs, les Frères Marc et Olivier et le Père Édouard Gouy, supérieur de Providence. Démarrer un 13 octobre au soir, en la fête du bon Père, fut estimé de bon augure. Au bout de trois ou quatre heures, le chaland s'engageait de lui même dans une multitude de petits glaçons, ramassés par le vent sur la surface du Grand Lac des Esclaves et amenés dans les chenaux du fleuve. Ils s'y tenaient déjà. L'embarcation flotta encore un moment avec eux, puis s'arrêta. Lorsque le jour parut, les pêcheurs se virent pris, parmi les Iles-de-Saules, dans un espace immobile à perte de vue. Il n'y avait d'autre parti que d'attendre là, en plein large, sans abri, les membres transis, que la glace pût supporter les pas. Au bout d'un jour, se confiant aux anges gardiens, ils se risquèrent sur cette glace craquante et parvinrent à porter leur tente jusqu'à l'île voisine. Ils y demeurèrent quatre jours. Entre temps, ils se mirent en devoir de pratiquer à la hache une voie d'eau du chaland au lac Castor, évasement très considérable du Mackenzie, qu'ils croyaient encore libre. Le chemin fini — au prix de quels efforts et de quels périls ! — comme ils tâchaient d'y lancer enfin le lourd bateau, ils le trouvèrent ancré par le fond même dans la glace toute récente. N'ayant plus à pourvoir qu'à leur salut, ils portèrent les petites barques de pêche dans le chenal taillé et descendirent au

lac Castor. Ils le trouvèrent bloqué aussi. Il fallut regagner l'île pour une cinquième nuit. Le lendemain, abandonnant tristement à l'hiver la précieuse pêche, Père, Frères et Sœurs s'en retournèrent à la mission, à pied, par le long chemin du lac gelé et de la forêt sauvage

Tel est le dur et cher pays du Mackenzie que Dieu ouvrait aux Sœurs missionnaires, et qui n'a encore jamais vu d'autres messagers de la miséricorde divine que les Oblats de Marie Immaculée et les Sœurs Grises de Montréal.

CHAPITRE IV

A NOTRE-DAME DE LA PROVIDENCE

La mission de la Providence fut fondée en 1861 par Mgr Grandin.

« Allez, avait dit Mgr Taché à son coadjuteur, choisissez un emplacement central qui conviendra à la résidence de l'évêque que Rome va donner à l'Athabaska-Mackenzie, et qui soit surtout propice à l'établissement d'un couvent, car sans religieuses nous ne ferons rien de stable là-bas. »

Mgr Grandin jugea que l'*emplacement central* devait se trouver par delà le Grand Lac des Esclaves.

Serait-ce la Grande-Ile ?

La Grande-Ile (ou Grosse-Ile), située à l'endroit où le Grand Lac des Esclaves, se déversant vers l'Océan Glacial, forme le fleuve Mackenzie, était pour les sauvages le rendez-vous du printemps et de l'automne. Le Père Grollier y avait, dès 1858, commencé la mission du Saint et Immaculé Cœur de Marie, que les missionnaires du Grand Lac visitaient une ou deux fois par an.

Mais la Grande-Ile avait à redouter les inondations, le bois n'y abondait pas, et la terre n'y pouvait subvenir aux besoins d'une résidence et d'un orphelinat. C'est pourquoi Mgr Grandin, comp-

tant d'ailleurs que les sauvages le suivraient, décida de chercher plus loin.

Ayant descendu le grand fleuve, la distance de 60 kilomètres, il atteignit, au pied d'un long rapide, sur la rive droite, un large cap boisé, de surface unie, au terrain fertile, et regardant l'éclatante ceinture des îles et îlots du large. Contre ses flancs, un remous s'offrait en port naturel aux bateaux à venir. Le prélat arrêta son canot et prit possession du cap, en plantant une croix faite par le Frère Kearney. Puis il écrivit à Mgr Taché :

« J'ai appelé ce poste la Providence, parce que je le regarde comme devant être la providence du Nord. Soyons là en nombre suffisant, et nous pourrons sans peine visiter toute la région... »

Le T. R. Père Belle, O. M. I., assistant général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée et visiteur du vicariat du Mackenzie, en 1915, au nom de « La Providence », substitua celui de « Notre-Dame de la Providence ».

La Compagnie de la Baie d'Hudson, frustrée cette fois du premier choix et forcée de suivre le missionnaire et les Indiens, dut accepter jusqu'au nom donné par Mgr Grandin. Ce fut, pour le chef-lieu de son commerce, « Fort Providence ».

L'histoire des premières années de la Providence, 1861-1863, est celle de la misère la plus complète. Comme elle ne se rapporte pas à l'œuvre des Sœurs Grises, nous l'omettons ici. Elle fut racontée en d'autres ouvrages.

***

Lorsque le strict nécessaire fut créé pour le logement et la subsistance des missionnaires, Mgr Grandin s'occupa de bâtir pour les religieuses. L'hiver 1863-1864 y fut employé. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait consenti à prêter pour cette fin quelques-uns de ses « engagés ». Le rôle de Mgr Grandin était de charrier, avec

les chiens, les pièces de bois qui se trouvaient sur une île du fleuve. Le Père Grouard, le Frère Alexis et les « engagés » équarrissaient les troncs d'arbre pour les transformer en murs, charpentes, poutres et planchers. Tous se donnèrent main-forte pour élever la bâtisse.

En guise de première pierre, Mgr Grandin enfonça la première cheville, et le Père Grouard la deuxième. Les clous, à cette époque, étaient inconnus dans le Nord.

En 1865, lorsque Mgr Faraud aborda à la Providence, le gros de l'ouvrage était accompli. Avec l'habileté d'un menuisier, il se mit à confectionner lui-même des meubles. Il eut l'attention délicate de ne rien décider de l'aménagement intérieur avant l'arrivée des sœurs missionnaires.

Leur demeure étant prête, cinq Sœurs Grises furent envoyées : Sœur Lapointe, supérieure, Sœur Brunelle, Sœur Michon, Sœur Saint-Michel des Saints et Sœur Ward. Une tertiaire franciscaine, Marie-Domithilde Letendre, leur fut adjointe.

Elles dirent adieu à la maison-mère de Montréal, le 17 septembre 1866, et se mirent en route pour Saint-Boniface, où elles devaient passer l'hiver. Mgr Taché qui était allé à Montréal, dans le but de choisir lui-même les nouvelles fondatrices parmi toutes les religieuses qui « brûlaient également de partir pour le Nord », les accompagnait.

Le chemin de fer de Chicago à Saint-Paul, Minnesota, fonctionnait alors, et le voyage dut être assez calme jusqu'au terminus. Mais rien ne nous a appris l'accueil que leur firent les redoutables huit cents kilomètres qu'il leur fallut encore parcourir, de Saint-Paul à Saint-Boniface, dans les *charrettes de la Rivière-Rouge* venues à leur rencontre. Quelques mots de Mgr Taché qui, en 1852, avec les Pères Lacombe et Grollier, avait inauguré ce chemin, y suppléeront : « Le chemin que nous avons parcouru est affreux... C'était une chose assez singulière que de voir un pauvre évêque et deux prêtres plongés dans la boue jusqu'à la ceinture, et faisant l'humble métier de bêtes de somme, pour arracher de cette

lourde boue les chevaux et les voitures. Et cela non pas une fois, mais des centaines de fois. »

L'hiver s'écoula dans la joie et l'intimité de la famille religieuse de Saint-Boniface.

⁂

« Cependant, il faut le dire, nous avions hâte de voir se lever le jour du départ ; il fallait enfin arriver à notre triste chez nous, qui, dans son éloignement et sa pauvreté, avait encore plus de charmes pour nous que les lieux les plus enchanteurs. »

Ces lignes sont de Sœur Lapointe. Sa relation et celle de Sœur Ward, toutes deux inédites, monument inappréciable de l'histoire des Sœurs Grises et de l'humanité entière, veulent être enchâssées ici. Ce double récit d'odyssée fondu en un par l'humble supérieure sous la lampe huileuse du premier hiver mackenzien, nous l'avons retrouvé, tel qu'il va apparaître, dans la poussière des oublis. Nous le regardons comme le joyau apostolique de ce livre et nous l'offrons, dans la lumière, en gage de pieuse admiration à toutes les vaillantes missionnaires arctiques du présent comme du passé.

Les Sœurs savaient que Mgr Faraud avait remonté les 700 kilomètres du lac Athabaska au lac la Biche, dans le seul but de les attendre à cette dernière mission et de les conduire lui-même du lac la Biche à la Providence. Aussi déplorèrent-elles divers contretemps qui les retinrent plus qu'il n'était prévu.

« Toute la prairie avait brûlé ce printemps-là, écrit Mgr Taché, et les bœufs n'entendaient pas voyager sans manger ; il fallait attendre que l'herbe eût repoussé. D'autre part, le temps fut exceptionnellement mauvais, et les chemins plus inabordables que jamais. Une seule brigade a perdu deux cent cinquante bœufs ou chevaux, morts de misère et des morsures des maringouins. »

Enfin, l'heure sonna pour les fondatrices du Mackenzie d'en-

brasser leurs Sœurs de Saint-Boniface et d'entreprendre les 1 500 kilomètres qui les séparaient encore de leur *chez nous*.

De la Rivière-Rouge au lac la Biche, c'était le long chemin de terre, par bœufs et charrettes sans ressorts, via Portage-la-Prairie, Qu'Appelle, Carlton, Fort-Pitt, chemin coupé de mille torrents et petites rivières qu'on s'ingéniait à traverser par divers expédients, dont les plus simples étaient de défaire les charrettes et de les transformer en barques. Laissons maintenant parler le récit de Mère Lapointe.

« ... Après des tiraillements sans nombre nous quittions enfin Saint-Boniface, le 8 juin, recevant avec abondance une bénédiction de rosée céleste, car nous eûmes une pluie battante toute la journée. C'était au point que nous avions de la peine à nous arracher de la vase et de la boue. Je crus même un moment que j'allais être obligée de laisser une partie de mon petit troupeau, car ma Sœur Ward, peu exercée à la marche, s'enfonçait si avant dans la terre glaise qu'il fallait le secours d'un bras vigoureux pour l'en tirer. Nous étions cependant heureuses, parce que nous étions enfin parties. Nous ne poussâmes pas notre course bien loin, la première journée nous arrivions à Saint-François-Xavier, où nous pensions simplement passer la nuit, mais une pluie torrentielle nous retint pendant trois jours. On eût dit que l'époque du déluge universel était revenue, un pied d'eau couvrait la surface de la terre. Nous croyions, avec quelque apparence de raison, que nous mangions notre mauvais pain en partant et que ce qui viendrait après ne nous offrirait que plaisir et bonheur. Nous aimions à nous représenter de vastes prairies ondulées comme les vagues de la mer, partout émaillées de fleurs, dont nous espérions savourer les fruits avant la fin du voyage, car le trajet était long. Cruelle déception. La pluie ne nous quitta pas. C'était au point qu'elle durait de dix, douze et jusqu'à quinze jours consécutifs, sauf quelques rares moments où le soleil brûlant se faisait jour à travers les nuages et répandait sur nos têtes comme des charbons ardents. Cela étant,

ai-je besoin de vous dire combien pénible était la marche, combien triste était le repos ? Souvent nous arrivions le soir pour passer la nuit dans un bas-fond marécageux, ayant à préparer nos lits sur la terre nue. Ce n'eût été peu en soi, mais nos couvertures, nos robes, nos manteaux, imprégnés toute la journée, n'étaient guère propres à nous préserver de la fraîcheur des nuits. Arrière toutes les craintes ! Il semblait naturellement que pareil état de choses eût du nuire à nos santés. Je craignais, en effet, pour mes chères Sœurs et pour moi. Mais, grâces en soient rendues à jamais à Celui pour qui seul nous nous sacrifions, Il nous garde comme la prunelle de son œil : pas une de nous n'éprouva la plus petite indisposition. Ceci tient vraiment du miracle, et je voudrais faire entendre ma faible voix à toutes les créatures raisonnables, afin qu'elles m'aident à rendre de dignes actions de grâces, et qu'elles apprennent surtout à se confier à Celui qui garde si bien ses enfants.

Souffrir de l'incommodité de la pluie, et quelquefois du froid, car dans ces pays les changements de température sont fréquents, cela nous paraissait peu de chose, mais nous éprouvions nécessairement de longs retards, car les torrents étaient devenus de grandes rivières et les rivières étaient changées en torrents impétueux. Ne trouvant très souvent aucune place guéable et n'ayant, bien entendu, dans ces déserts, ni barque ni nacelle pour les traverser, nous étions parfois arrêtées deux ou trois jours dans des lieux où nous aurions pu, en temps ordinaire, passer en quelques minutes. Nous éprouvions cependant dans ces circonstances un certain plaisir à voir combien nos conducteurs étaient ingénieux à se tirer des mauvais pas. En quelques instants nos petits chars de voyage, enveloppés d'une grande peau de parchemin, étaient lancés sur la rivière et devenaient, à leur grande surprise, barques de gros transports. On attachait une corde à chaque extrémité, et les hommes, sur les deux rives, halaient tour à tour. Quand le gros bagage était passé, les Sœurs passaient à leur tour : le point important était de pouvoir tenir son centre de gravité, car la moindre étourderie, ou inadvertance, aurait pu nous faire

prendre un bain à l'eau fraîche et sale. Disons-le tout de suite, nous aurions fort mal réussi dans ces différentes évolutions, laissées à nous-mêmes ; mais la Providence, qui n'abandonne jamais les siens, nous y avait ménagé un secours et une protection d'autant plus précieux que nous n'avions guère eu droit de nous y attendre. Le R. P. Lacombe, vieux voyageur des prairies et partant expérimenté, était venu à Saint-Boniface durant l'hiver, et nous avions l'avantage de l'avoir pour guide et pour soutien. Mgr Taché lui avait adjoint pour compagnon le R. P. Leduc, en sorte que nous ne pouvions être sous meilleure garde. Ce n'est pas ici le cas de vous dire tout ce que nous leur devons. Dieu qui connaît leur dévouement les en récompensera ; sans eux, il nous eût été presque impossible de continuer notre route.

Vous raconter un de ces passages, c'est vous les raconter tous. Nous en rencontrâmes plus de cent, grands et petits, durant ce voyage qui dura du 8 juin au 31 juillet. Vous pouvez, par là, juger de ses agréments.

C'était déjà le 30 juillet, et d'après les conventions nous aurions dû arriver au lac la Biche, pour le 15, au plus tard. Nous savions déjà, par des nouvelles reçues au Fort Pitt, que Mgr Faraud nous attendait depuis le 25 juin. Nous pouvions avoir fait un voyage inutile, car il était permis de supposer que, les barges de la Compagnie étant déjà parties, Monseigneur se serait trouvé dans la triste nécessité de les suivre. Pourtant nous espérions arriver au lac la Biche le lendemain ; c'est pourquoi nous nous levions à une heure du matin, et, à trois heures, nous nous mettions en route. Nous aurions voulu voler, tant nous avions hâte d'arriver, mais nous traversions une vaste forêt, par un chemin tortueux, où des ornières profondes et vaseuses nous permettaient à peine d'aller à pas de tortue. Ainsi se passa la matinée. Nous venions de prendre une légère réfection, remontées en voiture, nous avancions à pas lents, dans un morne silence, la tête baissée, nous demandant encore si nous pourrions arriver, car nous n'avions aucune idée de la distance, quand, tout à coup, en sortant d'un détour ténébreux, nous



Photo Canadien National

TYPES D'ESQUIMAUX



Photo Œuvre des Missions O. M. I.

A L'ASSAUT DES "BOURGUIGNONS" DE GLACE

Photo Canadien National

TRAINEAU À CHIENS

voyons accourir deux cavaliers, à bride abattue. Leur air martial, leur costume nous les firent de prime abord quasi prendre pour des ennemis. Heureux moment de surprise qui nous causa tant de joie ! Ce n'étaient autres que notre évêque et le R. P. Végreville, qui, en désespoir de cause, poussaient à notre rencontre, résolus à ne pas désemparer avant de nous avoir trouvées. Descendre de voiture, nous jeter aux pieds de notre vénéré pasteur pour en être bénies, furent l'affaire d'un instant. Quelques heures après, nous nous jetions entre les bras de nos bonnes Sœurs du lac la Biche, qui, elles aussi, n'avaient que trop partagé les peines de Monseigneur par rapport à notre long retard.

Quelques jours de repos en si bonne compagnie paraissaient utiles, et même nécessaires, après un tel voyage ; mais qui arrive trop tard doit se hâter de gagner du temps. Nous n'étions encore qu'à moitié chemin, et nous étions loin d'être sorties des périls. A proprement parler, ils ne faisaient que commencer pour nous. Nous avions eu jusqu'ici à nous débattre dans la vase ; à partir de ce moment, nous étions en présence des rivières, des lacs, des rapides dangereux ; et ce qui rendait la position plus pénible, c'est qu'une grande partie du chemin était encore *inexplorée* et que nous n'étions pas en force suffisante pour nous tirer de ce mauvais pas. A vrai dire, nous laissions tout le souci à notre cher et vénéré Seigneur et Père, car il nous semblait impossible de périr en sa compagnie. Une nouvelle cause d'inquiétude pour lui, c'est que nous avions trop de bagage pour une simple barque de voyage. Mais, bref, ceux que Dieu garde sont bien gardés. Le 1 août donc, à trois heures du matin, nous étions en éveil. Après une bénédiction solennelle du T. S. Sacrement, nous nous arrachions aux embrassements de nos chères sœurs, désolées de nous voir si peu de temps, et, en présence de la majeure partie de la population du lac la Biche, nous mettons à la voile.

Tant que nous n'eûmes à voguer que sur le lac la Biche et les petites rivières qui en découlent, nous prenions un plaisir charmant à sillonner ces eaux claires et limpides, et nous comprenions

difficilement, faute d'expérience, qu'on put se mettre en peine pour l'avenir. La paix, la tranquillité ne furent pas de longue durée. Dès la première nuit, nous eûmes une pluie battante. Comme nous avions une assez bonne tente, elle ne nous fit pas grand mal et nous procura même le plaisir d'entendre le doux murmure d'un petit ruisseau qui s'était formé sous nous, entre la terre et le prélart. Nous eûmes une charmante matinée; le vent ayant chassé bien loin les nuages, et nous serpentions agréablement sur un petit bras de rivière entourée de grands arbres, qu'un soleil levant dorait. A huit heures, nous commençâmes nos sacrifices. Pour nous les rendre plus faciles, Monseigneur offrit la Grande Victime à la tête du rapide, et nous nourrit du Pain des Voyageurs. Fortifiées, nous pouvions désormais, à l'exemple d'Elie, marcher quarante jours et quarante nuits sans nous arrêter.

Dans les voyages du Nord, on fait comme en temps de famine: on se débarrasse des bouches inutiles. Comme l'eau était trop basse, le guide nous signifia de le débarrasser de nos personnes. Monseigneur dirigeant la marche à travers la forêt, nous éprouvions un réel plaisir à suivre Sa Grandeur, tandis que les hommes traînaient la barque et la faisaient passer d'une roche à l'autre. Il n'y a pas de plaisir sans mélange. Celui de suivre notre évêque était un peu dérangé par la difficulté de se frayer un chemin au milieu des grandes herbes qui, saturées d'eau par la pluie précédente, se déchargeaient sur nos longues robes et nous rendirent bientôt si pesantes que nous n'avancions plus qu'à grand peine. Ajouter à cela qu'un soleil ardent dardait ses rayons sur nos têtes. En allant au petit pas, nous reposant souvent, nous fîmes, ce jour là, environ six milles. Nous avions déjà assez goûté au plaisir de la promenade; aussi ne fut-ce pas sans satisfaction que nous reprîmes nos places dans la barque, à l'invitation du guide. Les forces ne répondent pas toujours au courage: nous n'en pouvions plus...

Sans croire avoir beaucoup fait, nous nous persuadions cependant, le lendemain, que nous ne serions pas mises à plus forte

épreuve que la veille. Nous causions, nous nous divertissions, autant que la position le permettait ; mais tout à coup on crie : « Halte là, on ne va pas plus loin ! »

Nous nous trouvions en effet dans une difficulté sérieuse. A partir de ce lieu jusqu'à l'entrée de la grande rivière la Biche (rivière Athabaska) environ soixante milles plus bas, ce ne sont que petits rapides rocailleux où l'eau, éparpillée sur une assez vaste surface, ne permet plus de naviguer à pleine cargaison. Que faire ? Descendre d'abord avec la moitié de la charge, puis retourner prendre l'autre, c'eût été probablement le plus facile, mais les sauvages voyageurs déclarèrent sans détour que s'ils descendaient, ils ne remonteraient plus, car ils étaient fatigués du long retard. Dès lors il ne nous restait plus que deux partis également pénibles : ou bien laisser la moitié de notre bagage, qui nous avait causé tant de dépenses, de fatigues et de soucis, ou bien se résoudre à marcher tout le temps. Le premier parti nous répugnait trop ; nous essayâmes le second. Il ne s'agissait plus, comme la première fois, de marcher deux ou trois heures dans des prairies humides, mais bien deux ou trois jours, tantôt dans une forêt épaisse, tantôt sur des rives escarpées, nous enfonçant à chaque pas dans la vase, traversant mille ruisseaux et nous égarant dans des fourrés d'arbres secs et sans issue.

Le gros travail n'était pas pour nous, car Monseigneur nous précédait, une hache à la main, choisissant les passages les moins difficiles, abattant les arbres sur notre passage, jetant des ponts sur les ravines. Mais comme nous étions peu aguerries à la marche, nous étions vraiment hors d'haleine. Ce qui m'affectait plus que mes propres fatigues, c'était que je voyais que quelques-unes de nos sœurs étaient vraiment trop faibles pour résister. Nous allâmes pourtant toute la matinée. Nous avions parcouru, y compris les détours, environ quinze milles. Comme nous avions entièrement perdu de vue la rivière, nous ignorions si les voyageurs étaient devant ou derrière. Quoi qu'il en fût, n'en pouvant plus, nous nous arrêtâmes pour nous reposer. Nous allumâmes un grand feu,

et, peu après, nous entendîmes nos gens criant, se débattant et traînant avec peine leur barque. Sans être bien valeureuses, nous étions cependant arrivées les premières.

Les hommes firent halte, prirent une forte réfection, et se disposèrent à partir. Comme je prévoyais que Sœur Ward ne pourrait plus marcher, je leur proposai de la prendre. Ils y consentirent, à condition qu'elle invoquerait les *Grands Esprits* pour faciliter la marche. Soit hasard, soit miracle, à peine ma Sœur Ward se fut-elle embarquée que la barque passait presque partout sans toucher. Ceci allait fort bien pour les voyageurs ; mais nous, qui venions par derrière, hâtant le pas à travers les broussailles, nous ne pouvions pas même les suivre de l'œil. La fatigue du matin nous avait déjà fort affaiblies, en sorte que nous ne pouvions plus aller. A force de crier, nous nous fîmes entendre, la barque s'arrêta ; nous avions marché encore six milles. Bon gré, mal gré, il fallut nous recevoir ; mais à peine nous fûmes-nous embarquées qu'il fut impossible de faire mouvoir la barge. Les hommes furent obligés de porter le bagage sur leurs épaules, en sorte qu'en deux ou trois heures de temps nous avions fait à peine un demi mille. Comme tout le monde était fatigué, nous campâmes un peu plus tôt que de coutume. Ce n'était pas sans crainte que je voyais venir le lendemain.

Le sommeil repose et la nuit porte quelquefois bonheur. Nous eûmes, toute la nuit, une pluie battante ; les éclairs sillonnaient les nues, et les tonnerres faisaient trembler la terre autour de nous. Le matin, nous nous levâmes, les jambes raides, les reins brisés, la fièvre dans tous les membres : la pensée de ce qui nous attendait nous faisait frémir. Dieu avait cependant pourvu aux besoins de ses enfants, car la tempête de la nuit avait fait croître temporairement les eaux, en sorte que, inspection faite, notre guide nous dit que nous pouvions tous nous embarquer. A partir de là, en effet, la barge flotta le plus souvent, et, dans les places les plus difficiles, les hommes parvenaient facilement à la dégager. Nous fûmes

cependant obligées de marcher encore de temps en temps, mais ces courses ne dépassèrent jamais la mesure de nos forces.

Après trois jours d'anxiété et de fatigue, la rivière Athabaska se présenta enfin à nos regards et nous assura, pendant deux ou trois jours, plus de tranquillité. Cette rivière présente bien aussi ses dangers, mais enfin pour le moment nous jouissons sans arrière-pensée des plaisirs innocents et permis que font éprouver à l'âme les spectacles grandioses de la nature. Cette rivière rapide nous entraînait comme par enchantement, tout en nous donnant le temps de repaître nos regards des sites pittoresques et variés que les nombreux détours présentent sans cesse. C'était trop de bonheur pour attendre qu'il durât longtemps. Nous croyions avoir déjà fait merveille, nous en étions encore à notre coup d'essai.

Un jour, vers deux heures après-midi, nous entendions dans le lointain un bruit sourd et monotone, semblant sortir des eaux. Aussi loin cependant que la vue pouvait s'étendre, elle se perdait sur la surface de l'eau, et rien d'extraordinaire ne nous frappait. Je m'informai d'où venait ce bruit ; on me répondit que nous le verrions bientôt.

Deux heures après, nous arrivions au Grand-Rapide. C'est un endroit où d'énormes blocs de pierre ont formé une petite île au milieu de la rivière qui, ainsi partagée en deux, lance ses eaux par cascades vertigineuses. La seule vue de ces gouffres fait frémir. Aussi ce ne fut pas sans crainte et sans saisissement de cœur que nous l'abordâmes. La chose est d'autant plus difficile qu'il faut approcher l'île juste à la place où le courant se divise. Un faux coup de rame peut faire tourner la barge sur un côté ou sur l'autre, et l'y précipiter. Par une manœuvre heureuse, notre guide parvint à l'amarrer entre deux énormes pierres. Là nous débarquâmes, et, passant d'un tronc d'arbre à un autre, nous pûmes enfin mettre le pied sur l'île. Nos cœurs encore en émoi dirent, autant que nos bouches, un *Deo gratias*. Cependant nos voyageurs, par des efforts inouïs, parvinrent à tirer tout le bagage et même la barque de l'eau. Cette première opération faite, ils transportèrent les effets

sur leurs épaules jusqu'à l'autre bout de l'île, environ un demi-mille. Jusque là, tout allait assez bien pour nous, mais la barge restait. Il ne s'agissait pas de la porter, mais de la traîner. Comme elle était lourde, ces hommes se trouvaient trop faibles pour la remuer. Monseigneur vint alors gravement et sérieusement inviter les sœurs à se mettre de la partie. On nous attela deux à deux à des colliers, et nous fîmes si bien qu'à la force la barge se décida à prendre ses jambes, et nous la traînâmes jusqu'à l'autre bout de l'île. C'est ce qu'on appelle ici « faire portage ». Comme Sa Grandeur nous avait recommandé de ne pas haler trop fort pour ne pas nous faire mal, nous ménageâmes nos forces, aussi nos voyageurs observaient-ils en plaisantant que nous n'avions pas brisé nos colliers. Quoique nous fussions réellement fatiguées, nous eûmes plus de plaisir que de peine, et j'aurais payé cher pour que quelques personnes de Montréal eussent pu nous contempler dans nos nouvelles fonctions. Cinq Sœurs Grises attelées ! N'est-ce pas un joli coup d'œil ?...

Le gros du travail était fait, mais il n'était pas facile de nous tirer de là. On embarqua le bagage, nous nous embarquâmes nous-mêmes, dans un lieu où les houles soulevaient barque et bagage avec fureur, et ce ne fut pas sans frayeur que nous vîmes la barque se détacher du rivage. Il nous paraissait impossible de ne pas périr. Ne pouvant supporter la vue de ces vagues courroucées, nous fermâmes les yeux quelques secondes ; en les ouvrant, nous constatâmes avec bonheur que nous étions déjà hors de danger.

A partir de ce moment, nous eûmes moins à craindre ou plutôt nous nous accoutumâmes à voir le danger sans pâlir. Quelques-unes de nos sœurs en étaient venues au point de dire qu'elles aimaient à sauter les rapides. Cela pouvait être vrai pour les petits, mais il y en a de toutes espèces. Un jour après-midi, nous nous étions évertuées à grimper sur le haut des collines pour cueillir des poires sauvages, que la nature sert ici aux voyageurs avec abondance. Comme cependant nous étions très pressées, et que les fruits sont très petits, pour avoir plus tôt fait, nous avions

coupé et apporté les branches. Or, tandis que nous dégustions avec reconnaissance ces fruits, aussi doux au goût qu'agréables à l'odorat, la barque arriva, en se précipitant, sur un gros rapide ; nous l'avions à peine aperçu que déjà le fer de la quille, frappant avec violence un roc à fleur d'eau, éclate en morceaux, fait entendre un cri sinistre et secoue la barge comme un vent violent agite les branches d'un arbre. Au même instant nous tombions au milieu des boules. Un cri d'effroi se fait entendre, les fruits tombent de nos mains, une sueur froide se répand sur nos fronts, tout le sang se porte vers le cœur. Nous avions peur ! Ce fut en réalité notre plus grand mal, mais il fut sérieux, car une demi-heure après, quelques-unes des sœurs avaient encore peine à se remettre et à reprendre leur souffle. Cette alerte mit fin à toutes les vanteries et bravades. Ce fut du reste la dernière épreuve de cette rivière Athabaska.

Pour n'être plus en danger, nous n'étions pas plus à l'aise (depuis MacMurray), car à partir de ce moment on n'allait plus à terre pour passer la nuit ; mais, tandis que la barge allait à la dérive, chacun se logeait le moins mal possible. Monseigneur était couché entre les ballots, ayant pour matelas un grand côté de poêle et pour oreiller une caisse. Nous avions l'honneur d'être logées à l'entrepont, mais comme il n'était pas assez long ni assez large, nous nous jetâmes pêle-mêle, les pieds de l'une servant de chevet à l'autre. S'il était permis de mentionner un si faible incident, je dirais que nous passâmes là les deux plus mauvaises nuits de notre voyage.

Le 13 août, le beau lac Athabaska présenta sa vaste superficie parsemée d'îlots couverts d'arbres verts. Nous y respirions plus à l'aise, et nous avions de plus l'espoir d'arriver le soir à la belle mission de la Nativité, la plus ancienne du vicariat du Nord. Poussées par un vent favorable, nous y arrivâmes de bonne heure, au bruit répété des décharges de mousqueterie.

Ai-je besoin de dire que nous y fûmes l'objet d'un scrupuleux examen de la part des sauvages, qui n'avaient jamais vu de sœurs

et qui les croyaient d'une nature différente des autres mortelles, demandaient ingénument si elles disaient la messe et si elles confessaient au moins les femmes ; un d'entre eux vint même s'agenouiller pour me demander sa bénédiction.

Nous étions pressés et nous fîmes cependant une halte de trois jours. La raison en était sérieuse et agréable. Nous trouvâmes là réunis Mgr Clut, évêque d'Arindèle, et les RR. PP. Eynard et Tissier. Mgr Clut, auxiliaire de Mgr Faraud, devait y recevoir la consécration épiscopale. Dès le lendemain donc, nous prîmes nos fonctions de sacristines, et, au moyen de quelques décorations, nous rendîmes magnifique pour la fête l'église de cette mission, déjà si coquette par elle-même. Le 15 août, fête de l'Assomption, eut lieu le sacre. Les officiers n'étaient pas nombreux. Les révérends pères, faute d'autres évêques, faisaient évêques assistants, et le consécrateur n'avait pour le servir que le bon Frère Salasse et quelques enfants de chœur. Les sauvages n'étaient pas non plus très nombreux, parce que, fatigués d'attendre, ils étaient partis depuis quelques jours. Mais la fête n'en était pas moins solennelle. N'était-ce pas touchant de voir une pareille cérémonie dans un lieu où il y a à peine quelques années le nom de Dieu était encore ignoré, et où actuellement, grâce au zèle et à la persévérance des missionnaires, on trouve tant de chrétiens ! Je me plaisais à croire qu'un bon nombre d'anges étaient descendus avec leur Reine pour assister à cette auguste cérémonie et y exalter le Roi de gloire. Nous étions certes déjà bien payées des quelques désagréments du voyage par la pensée de contribuer pour notre petite part à l'éclat de la fête. Nous eussions volontiers passé là plusieurs jours, mais cette terrible voix qui nous criait déjà depuis si longtemps : « Marche ! marche ! » se fit encore entendre et nous partîmes.

Bientôt entraînés par la majestueuse rivière des Esclaves, nous perdîmes de vue le lac Athabaska et nous entrâmes comme dans un nouveau monde. Plus de rochers, plus de rives escarpées, mais une masse d'eau presque aussi considérable que le Saint-Laurent, coulant à pleins bords et sans bruit, à travers des forêts de grands

arbres. Les journées paraissaient bien courtes au milieu de cette magnificence. Elles furent encore raccourcies par la rapidité du courant. Aussi une journée suffit pour nous conduire aux nombreuses chutes successives, où l'eau, interceptée dans son cours par des pics énormes, se divise en mille canaux, s'élève en bouillonnant et retombe avec fracas en bas des cataractes. La chaîne des rapides du Fort Smith, seize milles, les derniers obstacles à la navigation jusqu'à l'Océan Glacial. En approchant de ces gouffres affreux, une frayeur involontaire s'empara de nous. Nous avions pourtant moins à craindre que partout ailleurs, non pas parce que le danger était moins grand, mais parce que notre guide, qui a passé dans ces lieux plus de cinquante fois, en connaissait tous les détours, et y lançait sa barque d'une main sûre. Il fallut cependant y faire quatre portages.

Quelques instants après avoir repris l'eau calme, nous étions entourées de sauvages qui, impatients de nous voir, étaient venus à notre rencontre. Le lendemain nous arrivions à la rivière au Sel, chez le patriarche Beaulieu. C'est un métis montagnais qui, par sa bonne conduite, s'est attiré l'estime et l'affection des sauvages, qui le regardent tous comme leur père. Ce ne fut pas sans une vive émotion que nous vîmes ces pauvres enfants des bois, réunis là pour nous attendre et groupés dans leur chapelle modeste, autour de leur évêque, assistant avec une modestie angélique à la sainte messe. Comme ils avaient manifesté le désir d'entendre chanter les sœurs, elles firent grand orchestre pendant la messe ; mais après l'instruction, ils nous régalèrent eux aussi d'un magnifique cantique en leur langue, dont le chant bien nourri et en accord parfait nous remplit d'admiration. Soit fatigue du voyage, soit enthousiasme de ce que nous voyions, nous eussions volontiers consenti à passer là quelques jours de repos, mais l'impitoyable voix criait encore : « Marche ! marche ! »

Nous marchâmes si bien que deux mois et deux jours suffirent pour nous conduire à la mission Saint-Joseph, Grand Lac des Esclaves. Le R. P. Gascon, seul depuis si longtemps et, de plus,

en peine de notre retard nous reçut, à bras ouverts, dans sa pauvre demeure. Ses yeux humides se portaient de Monseigneur à nous, et de nous à Monseigneur. Il paraissait ne pas croire à la réalité. Il se convainquit bien vite que nous n'étions pas des êtres fantastiques, et put dégonfler son bon cœur tout à son aise. Il eût désiré nous garder plusieurs jours, mais Monseigneur, qui voulait profiter du beau temps, désirait partir tout de suite. Le bon Père fit si bien par ses prières et par ses larmes, que le ciel s'irrita, et qu'un vent violent, soulevant avec fureur les eaux du lac, nous obligea à une halte de deux jours.

Nous étions à la dernière étape, en sorte que ce ne fut pas sans une vive satisfaction que nous vîmes remettre à la voile. Le Grand Lac des Esclaves est une véritable mer intérieure, et, comme les vents y règnent en souverains, on ne se hasarde qu'à temps à le traverser. Aussi notre marche était lente. Quelquefois, après deux heures, nous étions obligés de nous retirer dans un port naturel pour nous mettre à l'abri des journées entières. Ces haltes forcées nous étaient d'autant plus pénibles que nous savions être plus rapprochés du but de notre interminable voyage. Le 23 août, nous marchâmes longtemps avec un vent douteux ; sur le soir, il devint meilleur, en sorte que l'espoir d'arriver plus tôt nous détermina à passer la nuit sur la barge. Mal nous en voulut, car bientôt le vent changea, le ciel se couvrit si bien que ne sachant plus où diriger notre marche, on fit échouer l'embarcation sur un roc à fleur d'eau. Nous y fûmes exposés, toute la nuit, à la pluie et au froid, sans qu'il nous fût possible de reposer. Heureusement c'était la dernière.

A peine l'étoile du matin reparut-elle, que notre guide se reconnut. Il éveilla les rameurs, et dans peu de temps il amarrait la barge, pour déjeuner, à une petite île de l'entrée du grand fleuve Mackenzie. *Deo gratias !* Encore quelques heures et nous sommes chez nous ! Elles furent, ou plutôt nous parurent, encore longues, car ce ne fut qu'à trois heures après-midi que nous aperçûmes le drapeau flottant sur l'évêché. Bientôt cependant le paysage se

dessina mieux, et nous aperçûmes sur la rive une foule de sauvages et d'autres personnes, s'agitant et tirant du fusil, pour nous souhaiter la bienvenue Nous ne voulûmes pas rester en arrière, les sœurs entonnèrent un *Magnificat* solennel

Ce fut en chantant le cantique de la Reine du Ciel que nous fûmes reçues par le R P Grouard, les Frères Alexis et Boisramé et toute la foule Enfin nos cœurs battaient sur la terre étrangère désirée, devenue notre patrie, notre chez nous, notre tombeau ! .

Que vous dire de plus ? Depuis notre arrivée, non seulement nous n'avons pas regretté d'être venues, mais nous avons été toujours heureuses. Cela ne veut pas dire que nous y ayons tout à souhait Au contraire, les sacrifices y sont nombreux , mais c'est ce que nous sommes venues chercher, de sorte que cela n'a pas lieu de nous surprendre Nous avons eu quelque peine à nous accoutumer à la nourriture grossière, et toujours la même . Nous n'avons plus jamais goûté au pain .

Adieu, bonne et bien-aimée Mère , ce papier, plus heureux que nous, va se rendre à notre chère communauté. Moins privilégiées que lui, nous le suivrons en esprit, ou plutôt nous le devancerons, car certainement de cette manière nous voyagerons plus rapidement que lui Adieu, bonnes et bien chères Sœurs, nous ne nous reverrons plus très probablement sur cette terre d'exil Adieu donc, jusqu'au beau jour qui nous réunira là-haut . Veuillez nous accorder à toutes un souvenir quotidien aux pieds du bon Jésus de *chez nous*, puis auprès de la châsse de notre vénérée Mère d'Youville. . »

***

Ainsi allait-on vers le pôle, en 1867

Ainsi voyagèrent, pendant cinquante ans, les Sœurs Grises.

« . . Pluie toute la journée, écrivait la Mère Charlebois, arrivant le même jour, treize ans plus tard, à la Providence, pour visiter les missionnaires Nous avons campé avec tout notre linge

mouillé Assurément je n'aurais jamais pensé que je dusse séjourner et coucher, des mois entiers, dans ces barges, je vous assure que c'est un bien triste métier pour des religieuses, les scrupuleuses seraient à plaindre Mais qu'y faire ? C'est l'unique voie pour se rendre dans l'Extrême-Nord »

Entendons plus près de nous, 24 mai 1912, la T H Mère Piché, supérieure générale et *visitatrice* du Nord, « après un trajet des plus misérables, où elle souffrit du froid et même de la faim, réduite à ne prendre que des aliments froids, et cela dans un équipage de métis ivrognes. »

« Nous eûmes, écrit-elle du lac Athabaska, quelques difficultés pour nous rendre, à cause de la glace qui encombrait le lac,. Je n'ai pu avoir que ma valise, toutes nos caisses sont restées à Athabaska-Landing (le point de départ des barges) Que de difficultés ! Que de misères pour le transport ! . Mon Dieu, il faut bien que ce soit pour sauver des âmes que des victimes s'expatrient ainsi volontairement et si généreusement. »

La Mère Stubinger, qui prit un mois et cinq jours de l'automne 1893 à remonter la rivière Athabaska, sous une neige continuelle, ne dut son salut qu'à quelques lièvres chétifs, pris au lacet pendant les nuits.

Ces mots, détachés au hasard de cent correspondances, et le récit de 1867, ne racontent que le voyage normal, sans désastre... Point d'objets indispensables à jamais perdus, aucune barque broyée sur les récifs, les sœurs ne furent point jetées à l'eau ; une tempête ne les emporta point au large du Grand Lac des Esclaves, durant trente-huit heures, désemparées, épouvantées, certaines, pendant cette détresse, que chaque vague qui se dressait sur elles était celle qui venait les engloutir autant d'épreuves réservées aux convois futurs, et dont les Sœurs Grises ont été les victimes. Elles ne furent pas non plus abandonnées de leurs guides, au Grand-Rapide, ainsi que Sœur Marie-Marguerite, la douce auxiliaire franciscaine qui, en 1870, envoyée à la Providence, descen-

dait la rivière Athabaska avec Mgr Clut et le jeune Père Roure. Mgr Clut s'en fut chercher du secours, à pied, à travers bois. Lorsqu'il revint, au bout d'un mois, les intempéries, la faim, la fièvre, l'ennui, avaient exténué la pauvre fille. Elle mourut six jours après, au lac Athabaska.

***

Les sœurs missionnaires du Mackenzie mesurèrent du premier regard le champ offert à leur courage et à leur abnégation. Elles trouvaient les peuplades sauvages, trop près encore de la dégradation primitive, pour n'avoir pas la triste et consolante évidence que le sacrifice de toute leur vie serait le prix de la régénération des âmes.

Elles s'en ouvrent dans leurs notes de 1867 :

« Je ne résiste point au désir de vous citer quelques traits propres à vous faire comprendre quel genre de misères nous sommes appelées à soulager. Ces traits, pris entre mille, vous feront frémir, comme ils me soulèvent le cœur en vous les racontant. C'était un usage assez général, parmi les sauvages de ces contrées, de se défaire en les tuant, voire même en les mangeant, des petits enfants orphelins, surtout des petites filles. La religion a beaucoup changé cela, mais, outre qu'elle n'a pas encore pu faire sentir son influence partout, il se présente encore assez souvent de ces infanticides. Une mère regardant avec dédain sa fille, qui venait de naître, lui dit :

« — Ton père m'a abandonnée, je ne prendrai pas la peine de te nourrir.

« Aussitôt elle l'emporte hors de sa hutte, la couvre d'une grande peau, l'étouffe et la jette à la voirie.

« Une autre, marchant sur la neige, dit à son enfant :

« — Ton père est mort, qui te nourrira ? J'ai, pour ma part, assez de mes misères.

« Elle fait alors un trou dans la neige, y enterre l'enfant, et passe son chemin.

« A l'époque d'une assez grave maladie, un malheureux sauvage avait perdu son épouse et deux ou trois de ses enfants ; il lui en restait encore un au maillot. Il le porta deux ou trois jours, le suspendit à une branche d'arbre et il partit.

« En voilà déjà trop pour un cœur sensible. Il est évident que tous ces gens auraient mieux aimé nous confier leurs enfants que de les faire mourir. »

Ces actes de la barbarie sauvage, que nous apprennent les sœurs fondatrices, et qui étaient de tous les jours il y a soixante ans, devaient se répéter parfois dans la suite, et désolent encore des tribus très éloignées de nos orphelinats. Mais il arrive presque toujours qu'une main charitable arrache ces enfants martyrs à leurs bourreaux, dans l'espoir de les « donner aux Sœurs », témoin les exemples récents de Gabriel et de Rosalie.

Gabriel, — appelons-le du nom qu'il devait recevoir, à son baptême, en l'honneur de Monseigneur le vicaire apostolique, — Gabriel appartenait à un groupe fidèle de la tribu des Sékanais, qui fréquentent les montagnes Rocheuses, du côté de Fort Nelson. Il avait environ huit ans, lorsqu'il vit sa mère tuer son père et jeter son petit frère dans le feu. Il était sur le point de subir le même sort, lorsque sa grand'mère l'emporta et alla le remettre au Sékanais Barby qui n'avait pas d'enfants. Quelques jours après la femme de Barby tomba malade et mourut. Barby, païen et sorcier, fit des incantations et crut entendre l'esprit lui répondre que le nouvel adopté était la cause de ce malheur. Il jura donc de s'en défaire. Trouvant que tuer aussitôt l'enfant serait lui accorder une fin trop douce, il le laissa seul, presque nu, sans vivres ni feu, sur la grève de la rivière Nelson, où il avait enseveli sa femme, et alla établir sa tente sur l'autre rive. De là, il guettait l'orphelin, avec sa carabine, et, quand il l'entrevoyait errant autour de la morte, arrachant

des racines d'arbrisseau pour se nourrir, ou venant boire à la rivière, si le visait comme une cible, sans réussir à le frapper. Au bout de dix jours, Boniface Laferté, l'un des premiers élèves des Sœurs Grises à la Providence et « traiteur » des fourrures au Fort Nelson, vint à passer en canot avec deux sauvages, ses serviteurs. Mis au courant par la grand'mère, il vint à bout de distraire le farouche Sékanais, pendant que ses hommes allaient enlever l'enfant et le cacher dans un endroit convenu. Ceux-ci trouvèrent le pauvre petit à peine vivant, dévoré par la vermine et les maringouins. Boniface le remit au missionnaire du Fort des Liards, « pour les Sœurs ». Le Père Le Guen le conduisit au couvent de la Providence, par un voyage de 500 kilomètres. Gabriel y demeura deux ans, le temps d'y apprendre à aimer Dieu ; puis, malgré les soins des jours et des nuits qui lui furent prodigués, il mourut d'une maladie de poitrine contractée sur la rivière Nelson.

Si vous arriviez aujourd'hui, au couvent de Fort Résolution dont nous parlerons bientôt, vous remarqueriez sur-le-champ la bonne large figure affectueuse et intelligente de la plus petite, quoique non la plus jeune, des soixante-dix orphelines, qui s'alignent avec la vitesse de l'éclair, par rang de taille, à l'apparition de quelque visiteur. Elle a sept ans, s'appelle Rosalie, parle l'anglais, le français, le plat-côté-de-chien, et exécute, sous la direction de Sœur Marie-Anne, des monologues à faire rire et pleurer les plus difficiles dans l'art dramatique. Rosalie, orpheline à quatre ans, alla chez son oncle. On ne pouvait pas la livrer directement à la mort, puisque les Plats-Côtés-de-Chien sont tous chrétiens ; mais le vieil instinct cruel n'y étant pas encore tout à fait étouffé, l'orpheline justifie toujours plus ou moins le nom que lui ont conservé les langues du Nord : *celui qui chemine en pleurant*. Pendant un an, Rosalie chemina, suivant le camp, mangeant ce qu'elle pouvait trouver parmi les restes, et n'ayant pour se couvrir, le soir, que les bouts de peaux laissés libres par les autres. Une nuit, elle se sentit geler et essaya, mais en vain, de ranimer les charbons mourants.

Le lendemain, comme elle ne pouvait plus marcher, quelqu'un la mit sur son traîneau « pour les sœurs ». En passant au Fort Rae, on la porta chez le commis qui, avec son couteau de poche, lui coupa les deux pieds, déjà en décomposition, afin de lui sauver la vie

***

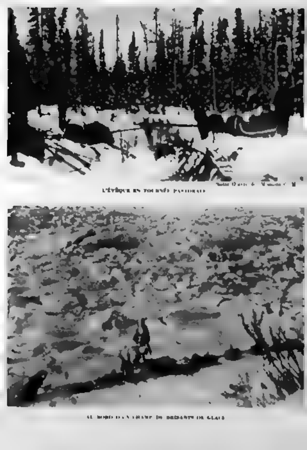
Sauver l'enfance, l'instruire, la sanctifier, furent le premier soin des Sœurs Grises arrivant dans l'Extrême-Nord, à la Providence.

La première classe fut faite, le 7 octobre, par Sœur Saint-Michel des Saints Il s'y présenta onze élèves.

En même temps qu'école de sauvageons, le couvent de la Providence devait être refuge des infirmes. Son nom d'*Hôpital* du Sacré-Cœur le rappellerait sans cesse.

En fait, toutes les misères du Mackenzie y furent recueillies pendant un demi-siècle, et Dieu sait de combien de maux ces pauvres Indiens sont affligés ! Plusieurs malades passèrent auprès des Sœurs de Charité de nombreuses années Les noms de Marguerite l'aveugle, Lidwine la paralytique, Petit-Fou, rappellent de ces longs dévouements. Le Petit-Fou (on ne l'appela jamais autrement) était un enfant de la tribu des Esclaves Comme il était idiot et à demi paralysé, son père l'avait jeté sur les bords de la rivière, pour s'en débarrasser. Les sœurs le trouvèrent là Pendant vingt ans, sans faire cas de son infirmité mentale ni de ses colères, elles le soignèrent. Lorsque Petit-Fou se fâchait, il courait à *quatre pattes* contre ses infirmières et les frappait, si elles n'avaient la précaution de fuir. Elles lui prodiguèrent tant de patience et de tendresse qu'elles le rendirent à la fin presque obéissant et lui apprirent sa religion.

Ces malades, ceux des premières années surtout, ne furent pas sans laisser paraître le retour de la sauvagerie ancienne dans leur sang. Leurs propos eussent révolté plus d'une oreille, dans notre



L'ÉVÊQUE EN TOURNÉE PASTORALE

AU BORD D'UN CHAMP DE BRISANTS DE GLACE

LA RIVIÈRE MACKENSIE ENTRE LES « REMPARTS » DE GOOD HOPE AU CERCLE POLAIRE

Photo Œuvre des Missions O. M. I.

CABANE DE NEIGE PRÈS DE L'ÉGLISE DE CHESTERFIELD

civilisation. Mais les sœurs missionnaires se formèrent de bonne heure à tout comprendre et, par conséquent, à tout excuser, sans s'émouvoir ni se décourager. Un vieux cannibale, au temps d'une famine, avait tué et dévoré sa femme et ses quatre enfants. Devenu faible, perclus, incapable de suivre les chasseurs, il fut amené aux sœurs de l'Hôpital du Sacré-Cœur. La veille de sa mort, il attira à lui l'infirmière qui l'avait longuement soigné, instruit, préparé à l'éternité, et lui dit, comme en confidence :

« Ma sœur, il me semble que si j'avais un peu de chair humaine à manger, j'engraisserais encore ! »

***

Bien que les Indiens fussent les privilégiés des Sœurs de la Charité, au Mackenzie, tout malade, de quelque race et de quelque confession qu'il fût, trouva toujours, chez elles, l'accueil cordial et le dévouement sans mesure.

Une nuit de 1899, époque de la ruée affolée des chercheurs d'or sur le Klondyke, les sœurs sont éveillées et épouvantées par le vacarme de meubles culbutés et d'un corps tombant, puis se relevant pour tomber à nouveau, sur le plancher. C'est un des malheureux mineurs qui s'est gelé les deux jambes, dans la neige fondante, et qui, au moment de s'abandonner à la mort comme tant d'autres de ses compagnons, a distingué sur le rivage une maison noire. Il avait pu ramper encore jusque-là, et il venait de s'y abattre, en râlant de douleur. Les sœurs parvinrent à le guérir.

***

Tout en soignant les infortunés qui venaient demander asile à l'hôpital, on ne négligea jamais non plus les malades du dehors, ceux qui habitent, çà et là, dans le rayon du Fort. Chaque jour, la Sœur supérieure prend sous sa mante grise, cachets, bistouris,

charpie, eau chaude, et s'en va, à petits pas vifs dans la neige, distribuer, de loge en loge, de cabane en cabane, d'ulcère en ulcère, le remède et le sourire de la charité. Et lorsque la mort est plus forte que la charité, quel deuil! Et si les trépas se multiplient, comme dans ces épidémies qui, par époques, déciment les Peaux-Rouges, hâtant la disparition de la race, n'épargnant même pas les bien-aimés du couvent, il n'est de larmes que leur cœur ne verse sur ces tombes où elles déposent les petits corps, après en avoir donné les âmes au ciel. Les mères ne pleurent ni plus tendrement, ni plus longtemps.

Sœur Beaudin écrit, le 12 novembre 1903:

« A peine notre chère Sœur Boisvert était-elle partie, qu'une épidémie, survenue depuis peu du côté de Good-Hope, sévissait ici dans toute sa rigueur. Tous nos enfants, au nombre de cinquante-quatre, y passèrent indistinctement. Aux premiers jours, nous ne crûmes point cette maladie désastreuse, mais les suites nous firent voir bien vite le contraire. La rougeole fut suivie de la fièvre scarlatine, accompagnée de diphtérie et de dysenterie. Il était navrant le spectacle de tant d'enfants, cloués à la fois sur les lits de souffrance. Nous leur partageâmes et nos soins et nos veilles. Dieu cependant voulut nous éprouver davantage. Dix d'entre eux succombèrent aux coups de ce fléau: trois garçons et sept filles. . L'une d'elles mourut durant l'action de grâces de sa première communion. Nous sommes bien tristes, et pourtant nous envions la sainte mort que firent ces chers enfants. »

Aux initiatives de ces sacrifices pour les orphelins et les malades, un seul obstacle s'opposa: la pauvreté. Elle fut extrême. C'est plus qu'à la lettre que fut accomplie, à la Providence, la volonté souvent exprimée de Mme d'Youville: « Il ne faut pas que les sœurs aient plus de confort que les pauvres. »

Quelques reliques du passé, quelques aveux échappés nous font deviner ce qu'il en a dû être.

Jusqu'en 1890, date de l'inauguration du troisième couvent, les enfants étaient couchés dans des meubles fort curieux, que l'on conserve encore, et qu'il ne faudrait pas détruire. Ils ressemblent à des rayons étagés de bibliothèque, allant du plancher au plafond. On les dit confectionnés par Mgr Faraud. Les sœurs occupaient le coin restant du dortoir, grabat contre grabat. Une d'elles, cependant, couchait sur la table du rez-de-chaussée, d'où elle se levait, d'heure en heure, pour alimenter le foyer. Longtemps elles n'eurent pas même le nécessaire pour s'habiller. Il y eut des robes grises, fabriquées avec la toile d'emballage.

« — Mais cela, nous confiait tout bas la Sœur Boursier, qui, depuis 1884, a vécu les dures impasses de La Providence, cela on ne le disait pas à la maison-mère, parce qu'on avait bien trop peur d'être rappelées. »

Il y avait vingt-six ans que la fondation subsistait et *progressait*, lorsque la Mère Stubinger en parlait ainsi, dans son rapport :

« Le cœur se serre, se dilate, puis se serre encore dans de pareilles circonstances : il faut y passer pour le comprendre. Du premier coup d'œil, nos sœurs m'ont paru assez bien ; mais depuis j'ai constaté qu'elles sont toutes bien faibles. Ces chères sœurs sont admirables de courage, de générosité ; elles sont gaies et joyeuses jusqu'au réfectoire, où elles ont pourtant à pratiquer une grande mortification. Deux plats invariables leur sont offerts, trois fois par jour : du poisson et des patates. On y ajoute une petite galette de la grandeur d'un « biscuit de Boston ». Ce n'est que dans des cas exceptionnels qu'on y passe un petit dessert avec du riz, des pommes sèches, ou des graines sauvages. Il n'y a presque plus de chasse dans le pays. Pendant les quinze jours que j'ai passés ici, on a tué dix outardes. Le poisson même fait défaut ; les rivières et les lacs s'épuisent. Pour faire la provision d'hiver, il faut aller à quarante milles. Cette provision doit être de vingt et un mille poissons au moins. Cela peut suffire pour vivre, mais non pour se rassasier... Pour combler la mesure, les sauterelles ont

fait leur apparition, quelques jours après mon arrivée, elles achèvent de détruire tout le jardin potager. Groseilliers, gadeliers, fraisiers, framboisiers, qui étaient chargés de fruits, ont été rasés en dix jours, ainsi que les légumes : oignons, choux, navets, etc. On a épuisé tous les moyens pour les chasser, aucun n'a réussi. J'ai plus d'un crève-cœur, chaque jour, en voyant ce fléau dévastateur ravir à nos pauvres sœurs l'absolu nécessaire ... »

Longtemps après son retour à la maison-mère, on voyait la Mère Stubinger s'attrister parfois au réfectoire et pleurer. C'était en se souvenant des privations des sœurs du Nord.

Sœur Ward écrit, en 1885 :

« La récolte de nos patates a été bien minime. Le champ d'orge a été entièrement dévasté par les sauterelles, ainsi que le blé. Nous avions semé une très petite quantité de ce dernier, car la récolte de l'année précédente était nulle, ayant été saisie par la gelée ; il n'y a que quelques épis qui ont pu être sauvés. La glace a interrompu la pêche, avant que nous eussions pris la quantité voulue pour l'hiver. Cependant nous en mangeons trois fois par jour depuis la mi-août. Pas un seul morceau de viande dans le hangar. C'est un carême anticipé, quoi donc ! et qui se prolongera indéfiniment. Nous n'en souffrons pas toutefois, notre poisson est si bon ! Nous le mangeons de si bon appétit que *nous courons risque de mourir de vieillesse*. Les légumes du jardin ont eu le même sort que le blé et l'orge. Notre chère Sœur Brunelle, après leur avoir prodigué des soins quasi maternels, a eu la consolation de récolter une carotte. Il ne reste que les oignons, qui ont été trouvés trop mauvais par les sauterelles. »

Et les chenilles ?

« Toutes nos semences étaient terminées (1879) vers le 24 mai ; nous nous réjouissions que tout fût fini si tôt, lorsque le R. P. Lecorre vint nous annoncer que des milliers de chenilles se répan-

daient dans nos champs d'orge. Elles paraissaient vers les dix heures du soir et se retiraient dans la terre au lever du soleil. Elles ont dévoré toute l'orge des deux champs. »

Plus d'orge, cela voulait dire plus de soupe, ni de café, pour l'année qui s'ouvrait. Car l'orge était soupe et café tout à fait à la Kneipp sans sucre, il va de soi. Le sucre est encore article de luxe dans le Nord. C'est à cette *soupe* que s'en rapportait le Père supérieur de la Providence, en jetant sur son journal du 21 août 1903 cette petite note :

« Il ne reste plus de poisson sec, et la rivière ne peut nous fournir à peine qu'un repas par jour. Il faut vivre à la soupe. »

⁂

La grande épreuve fut celle de 1881-1882.

Malgré les réticences, les explications optimistes, les raisons d'espérance toujours adroitement mêlées aux comptes rendus exigés par l'obéissance, le jour se fit en haut lieu ; la pitié des supérieures de Montréal l'emporta sur les instances du Mackenzie, et brusquement l'ordre arriva de fermer le couvent. La raison en était formulée : « Les moyens ne suffisent plus, il est temps de mettre fin au martyre des sœurs. »

Le message fatal arriva au lac Athabaska, terminus du courrier. Le Frère Larue fut chargé de le porter à la Providence. Il partit le 16 mai 1881. Il devait faire diligence, afin d'assurer le départ des sœurs par le convoi remontant de Fort Simpson ; mais le canot fut si longuement retardé par les glaces flottantes, à Fort Smith d'abord et au Grand Lac des Esclaves ensuite, que le Frère ne put atteindre le Fort Providence que le 28 juin.

Il assista à la plus grande désolation qui fût jamais. Les religieuses laissaient aller leurs larmes. Les sauvages et les métis, de leur côté, voulaient retenir les mères de leurs orphelins et de leurs malades. Les protestants du Fort exprimaient une tristesse sincère.

Aussi, quel soulagement enveloppa toute cette population, lorsque, deux jours seulement après l'arrivée du Frère Larue, on vit apparaître les barges de Fort Simpson. Elles passaient trop tôt. Le messager était donc arrivé trop tard. Les sœurs n'avaient pu pourvoir, en si peu de temps, aux préparatifs indispensables, et force leur était d'attendre l'occasion prochaine, c'est-à-dire l'année suivante. La Sœur assistante Charlebois, qui avait passé l'hiver à la Providence et devait emmener toute la communauté, s'embarqua donc seule et alla dire à Montréal que les sœurs reviendraient l'autre printemps.

M. Camsell, « bourgeois » de Simpson et maître des équipages du Mackenzie, apprenant la nouvelle, déclara que les sœurs ne trouveraient jamais place dans ses barges, si c'était pour un adieu.

« — Mais on nous l'ordonne !

— Que l'on vienne vous chercher.

— Mais si nous ne pouvons plus vivre, étant trop pauvres ?

— Je transporterai vos effets gratis.

— Mais on va nous écrire de Montréal pour nous réitérer les ordres ; il faudra bien partir !

— C'est moi qui reçois les lettres et je ne vous les donnerai pas. »

Ces objections si spontanées du bourgeois protestant, expression du chagrin commun, avivaient d'autant la douleur des religieuses.

Cet automne et cet hiver furent une agonie.

Le Père Lecorre faisait prier les petits enfants, afin que Dieu daignât inspirer la décision désirée de tous.

Le Père Ladet, sollicité de faire les « valises » du voyage, s'y refusa. Il en trouvait la raison très simple : « Non, le bon Dieu ne peut pas le permettre ; les sœurs font trop de bien ici ; leur départ serait un trop grand malheur ; donc elles ne s'en iront pas... Alors, pourquoi des valises ? »

Et chacun, chacune, de calculer les sacrifices d'économie que l'on s'imposerait bien encore, afin de prouver que l'on pouvait continuer à vivre quand même.

« Nous supplions, nous nous adressions à toutes les puissances du ciel, écrivait dans la suite l'une des sœurs, pour obtenir que la sentence ne s'accomplit pas. Nous avions tant souffert au Mackenzie, et nous nous étions si fortement attachées à nos orphelins qu'il nous semblait que nous ne pourrions plus être heureuses dans un autre lieu de la terre [1] »

Mais, plus haut que les regrets et les désirs, le commandement reçu parlait toujours. Le temps du départ ne se pouvait reculer au delà de 1882. Un à un, elles allaient donc renvoyer leurs chers petits. Chaque jour, comme une fibre nouvelle qu'on eût arrachée aux cœurs, un meuble était défait, un linge plié, si bien qu'avant le dégel les murs se trouvaient dénudés et l'emballage préparé.

Enfin, un soir de mars, les sonnailles des chiens porteurs du courrier retentirent sur le fleuve gelé.

La lettre de Montréal fut remise au couvent. Elle tremblait dans les mains de la pauvre supérieure. Comme Notre-Seigneur éloignant jusqu'au bout le calice, elle n'osait lire.

« — Ouvrez, ma Sœur, lui dit le Père, les nouvelles sont bonnes ; j'en suis certain. Nous avons trop prié ! »

En effet, elles étaient bonnes. Mgr Taché, informé, avait promis de nouveaux secours ; le Père Ducot offrait une somme, reçue de sa famille ; le P. Lecorre irait quêter en France et la Mère Lapointe en Canada ; les sœurs resteraient donc, et du renfort leur arriverait même bientôt.

Le sacrifice d'Isaac avait suffi à Dieu. La victime fut épargnée ; elle vécut, et sa génération fut bénie.

Les sœurs ne cessèrent pas de souffrir, de se priver, d'épargner, il est vrai ; mais l'œuvre définitivement « marquée » s'étendit. Un jour, le gouvernement du Canada vint en aide ; un évêque trouva des charités nouvelles ; aujourd'hui le vicaire apostolique du Mackenzie donne à ses religieuses et à leurs enfants le pain — le

pain de froment — quotidien Le couvent, rebâti par Mgr Grouard en 1899, vient d'être remplacé, vaste et beau, par Mgr Breynat A saint Joseph de donner toujours le poisson du Grand Lac et les « patates » du bon vieux jardin, et toutes marcheront joyeusement aux hivers d'un autre siècle ; elles abandonneront chrétiennement à la réserve divine des sacrifices, où se puise la rédemption des âmes, aises, douceurs, plaisirs d'ici-bas, n'ambitionnant que l'honneur d'être toujours les missionnaires des pauvres

CHAPITRE V

CHEZ LES ESQUIMAUX

En 1925, d'un seul bond, des Sœurs Grises franchissent les 1 400 kilomètres qui vont les séparer de leurs plus proches voisines, celles de Simpson, pour s'arrêter à Aklavik, au bout du delta du Mackenzie, en plein souffle de l'Océan Glacial.

Elles étaient devenues enfin les missionnaires des Esquimaux.

Ces Esquimaux, — *Eskimantik mangeurs de chair crue,* — peuplade belliqueuse d'abord et affreusement sauvage, avaient été rencontrés pour la première fois, au fort Mac-Pherson, à la tête du della, par le Père Grollier, le 14 septembre 1860, en l'Exaltation de la Sainte Croix, fête particulièrement chère aux Sœurs Grises.

Les deux chefs des Esquimaux et des Loucheux se trouvaient là. Ils avaient ensanglanté sans trêve les eaux du Mackenzie et se regardaient encore comme d'irréconciliables ennemis. Mais le Père Grollier leur expliqua Jésus crucifié et la loi d'amour qu'il avait apportée aux hommes de bonne volonté. Saisissant alors dans les siennes les mains droites des deux chefs guerriers, il les appuya sur sa croix d'Oblat et fit jurer à l'un et à l'autre une paix définitive.

Les grands massacres cessèrent en effet. Mais, tandis que les Loucheux se donnaient au christianisme, les Esquimaux se re-

plongeaient plus avant dans les superstitions attisées par leurs démoniaques sorciers.

Le Père Lefebvre tenta de nouveau la conversion des Esquimaux en 1890. Personne ne se laissa toucher. D'autre part, le protestantisme tolérant encerclait peu à peu la tribu. Les missionnaires de la vérité comprirent que seule une œuvre de dévouement à toutes les misères corporelles et morales de ces sauvages, intelligents, énergiques, hardis, il est vrai, mais méfiants par-dessus tout, serait capable de les convaincre, de les gagner à l'Évangile.

Les Sœurs Grises de Montréal apprirent ce souhait des Oblats de Marie Immaculée. La réponse ne tarda pas. La supérieure générale de ce temps, la T. Rév. Mère Piché, s'écria :

« — Que Mgr Breynat fasse un signe du doigt et nous partons. »

Nous nous trouvions au Mackenzie, alors, écrivant ce livre pour la première fois. Nous nous rappelons l'enthousiasme déchaîné par ce mot de la Mère générale.

« — Mais, leur disait-on, les mauvais jours forment presque tout le calendrier de ce pays ; c'est un hiver quasi perpétuel, des camps infects, des dégradations abominables que nous vous offrons. »

Elles répliquaient :

« — Notre Fondatrice n'a-t-elle pas dit : Elles ne refuseront aucun travail ? »

Et nous entendions des religieuses de Providence, de Résolution, de Fort-Smith, vétérans des missions du Nord, s'exprimer sur le ton le plus tranquille du monde :

« — Que j'aimerais donc être envoyée là ! Ce serait du missionnaire, ça ! »

Et lorsque le vicaire apostolique traversait son territoire, dans toutes les maisons de Sœurs Grises les mêmes instances l'assaillaient :

« — Monseigneur, quand recommencerez-vous les Esquimaux ? Ce qu'on a hâte ! Vite donc ! »

Enfin, durant l'été 1925, Mgr Breynat résolut d'établir l'audacieuse fondation. Retenu à la mission du Saint Nom de Marie, à

la tête du delta du Mackenzie, le prélat envoya le Père Falaise (1) parcourir les avenues de l'Océan Glacial et s'enquérir des besoins de corps et d'âme des Esquimaux. L'explorateur revint au bout d'un mois. Sur son rapport, qu'appuyait le Père Lécuyer, missionnaire des Loucheux et des Esquimaux voisins, depuis vingt ans, il apparut que l'on ne pouvait plus hésiter.

Il n'y avait alors ni Pères, ni Frères, ni religieuses, ni argent, ni aucun terrain concédé par le gouvernement. A l'unanimité, cependant, il fut décidé que l'on recommencerait sur-le-champ.

Quelques jours après, le Père Lécuyer atteignait *Aklavik* — *La place de l'ours brun* — lieu le plus fréquenté par les Esquimaux du delta et de la Mer Glaciale ; et, avec l'aide de deux sauvages, abattait les arbres destinés à la première hutte que devaient élever, l'automne suivant, les Frères coadjuteurs William et Latreille.

Puis, l'Évêque du Mackenzie alla solliciter à Montréal le concours des Sœurs Grises. Il leur exposa, comme jadis Mgr Taché et Mgr Faraud, franchement, les souffrances physiques et morales sans fin qui seraient le lot des nouvelles missionnaires, et leur parla de la longue période de la nuit hivernale arctique à cette latitude. La réponse de la T. H. Mère Dugas, supérieure générale d'alors, fut à l'unisson des anciennes.

« ... Monseigneur, vous pouvez toujours compter sur les Sœurs Grises. Elles iront aussi loin que vous en déciderez. Plutôt que de vous abandonner, nous fermerions de nos maisons là où l'on trouverait à nous remplacer... »

La vaillante Mère générale voulut même se trouver la première au poste si avancé. Accompagnée des Mères Girouard et Saint-Grégoire, celle-ci provinciale, et sous la conduite du Père Duport, elle alla, durant l'été 1924, choisir, avec les Oblats, fondateurs, l'emplacement précis et définitif de l'hôpital des Esquimaux.

Le spectacle du parcours de MacMurray à Aklavik, — si bien

(1) Aujourd'hui Coadjuteur du Vicaire Apostolique du Mackenzie.

nommé la *Grande Voie des Eaux*, *The Great Waterways* », ravit d'abord nos exploratrices.

« Depuis Simpson, nous longeons les montagnes Rocheuses presque continuellement. Elles aussi nous font voir la magnificence des œuvres de Dieu. Elles sont particulièrement belles, après-midi. Certains pics s'élèvent à une hauteur prodigieuse, s'offrant aux rayons du soleil dont les reflets les couronnent de myriades de diamants. Plus loin, ces chaînes apparaissent entièrement couvertes d'une neige éblouissante quand le soleil les caresse, mais qui perd de son éclat à mesure qu'il s'en éloigne. Plus loin encore, le long du Rapide sans-saut, les montagnes aux roches nues se coupent à angle droit, puis elles s'habillent complètement de la base au sommet, de minuscules sapins. Les voilà toutes en riche verdure. Non, on ne se lasse pas d'admirer la splendeur du palais que Dieu avait créé pour le bonheur de l'homme innocent. »

Mais les notes de la Supérieure générale que nous venons de citer, et qui plaignent tout ce qui souffre autour d'elle dans ce décor de féerie, jusqu'à « un petit loup enchaîné à bord et qui pleure sa captivité », taisent ce que nous avons appris de nos confrères sur les épreuves endurées par les hardies voyageuses.

Toutes les incommodités du vieux temps, multipliées par les distances, se concertèrent pour les accabler. Il y avait de plus le soleil de minuit qui brille, en cette région, du 24 mai au 14 juillet, et semble volatiliser les heures du repos. Enfin, dans les bas-fonds du delta, derniers marécages de la création, des nuées opaques de maringouins se levaient pour les dévorer.

Le terrain du couvent fut choisi et béni.

« Nous sommes allés processionnellement, écrit la T. H. Mère, porter une petite statue de l'Immaculée Conception (vocable sous lequel sera la mission) à l'endroit où devait être le couvent. Nous l'avons incrustée dans le tronc d'un sapin, tout en la fixant à une petite boîte de fer-blanc en guise de niche, et nous avons gravé au-dessous la date : 5 août 1924. Nous avons ensuite enterré à la

racine du même arbre des médailles de la Sainte Vierge et de saint Joseph, avec une image de notre Vénérable Mère. C'était une prise de possession. Sur l'image de notre Fondatrice, j'avais écrit l'invocation suivante. Vénérable Mère, je vous confie la mission d'Aklavik, bénissez-la, s'il vous plaît, et demandez au Père Éternel, pour tous les religieux et religieuses qui s'y dévoueront, la grâce de s'y sanctifier en le faisant connaître et aimer des chers Esquimaux, objets de cette mission. »

Puis, les Frères Oblats attaquèrent la brousse et assirent les fondations du couvent

Le travail de 1924 devait se terminer le jour de saint Louis, roi de France, par la plantation d'une croix apportée du Canada français.

Tout au courage et à l'espérance, la Très Révérende Mère revint dire à celles qu'elle désignait pour l'année suivante qu'elles trouveraient là-bas toutes les souffrances de leurs rêves. « Il ne faut pas s'illusionner, cette mission demandera tout l'amour de Dieu que requiert l'apostolat véritable. »

***

Au dégel de 1925, quatre chalands chargés de cinquante mille pieds de planches et madriers, débités, pendant l'hiver, par la scierie mécanique des Oblats, à Résolution, quittèrent le Grand Lac des Esclaves à destination d'Aklavik

Le convoi avait à parcourir 2.000 kilomètres. Il se mit sous la garde de saint Joseph Bien lui en prit. Car, à peine venait-il de laisser la dernière étendue du Mackenzie pour entrer dans l'un des bras du delta, qu'un cyclone passa derrière lui, arrachant forêt, rochers, et vidant un moment de ses eaux le fleuve lui-même. Hommes et matériaux y eussent infailliblement péri.

Les Frères William, Latreille et Kérautret déchargèrent les radeaux et se mirent à bâtir.

Le Père Trocellier, directeur de la mission, et les Sœurs Mac

Quillan, Saint-Adélard et Firmin, abordèrent à Aklavik, le 29 juin 1925, en la fête des apôtres Pierre et Paul.

Une cabane était dressée. Les Sœurs l'occupèrent, en attendant que s'achevât l'hôpital avec l'école.

La mission de l'Immaculée Conception se trouvait, de ce moment, établie.

L'intronisation du Sacré-Cœur fut faite par les religieuses et les religieux, le 3 juillet, premier vendredi du mois, « en présence des Esquimaux émerveillés ».

Dans les quinze premiers jours, se livra entre Satan et les missionnaires un duel dont l'enjeu pouvait être pour longtemps la confiance des terribles Esquimaux.

Le premier mouvement de ceux-ci, sous l'influence des ministres protestants, avait été de fuir « les Femmes de la prière ». Quelques-uns cependant avaient cédé leurs enfants, comme à l'essai, aux nouvelles hospitalières.

Or, le Frère Kérautret, rentrant de voyage, venait de dételer ses gros chiens esquimaux. Tout à coup des cris déchirent l'air. C'est la mère d'une des petites filles confiées aux Sœurs qui se lamente. On accourt. Que voit-on ? Trois chiens s'acharnant sur le corps de l'enfant. Le fouet du Père Trocellier leur fait lâcher prise. La sœur supérieure prend dans ses bras la pauvre petite. Hélas ! la tête est comme broyée entre deux grandes blessures. A travers le crâne perforé, on voit palpiter la cervelle. Le cou et les reins ont reçu de larges entailles. Les bras sont croqués. Un médecin se trouve là. Il panse l'enfant et déclare que dans les quatre jours elle sera morte. Aucun remède, aucun dévouement ne sauraient la sauver, assure-t-il.

Les sœurs missionnaires ont, en cet instant, l'affreuse vision de leurs Esquimaux déçus, irrités par un tel malheur survenu aux mains qui prétendaient, croyaient-ils, leur conserver la vie. Ne vont-ils pas s'éloigner à jamais peut-être ? Mais la foi l'emporte aussitôt sur la désolation et la crainte. Elles tombent à genoux. Cette

enfant doit vivre ; il le faut ; d'accord avec les quatre Oblats, on le déclare à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Et, de ce fait, la neuvaine à la Semeuse de roses, thaumaturge de nos temps, est commencée.

Le surlendemain, Sœur Saint-Adélard trouva la petite fraîche et souriante dans ses bandages. Courant au docteur qui ne devait revenir que pour constater le décès, elle lui demande de vouloir bien du moins renouveler lui-même le pansement. L'homme de la science resta stupéfait : toutes les plaies, sous ses yeux, se guérissaient :

« — Je n'y comprends rien, je n'y comprends rien, répétait-il. Mais c'était impossible, impossible ! »

Quelques jours après, la fillette sautillait et jouait parmi les religieuses, tandis que les Esquimaux admiraient « la puissance des femmes de la prière ».

***

A la fin de janvier 1926, Sœur MacQuillan, la supérieure, dépêchait à Montréal, ainsi qu'à Mgr Breynat, le premier compte rendu :

« ... Nous avons traversé sans trop de regret notre première grande nuit hivernale. Mais nous avons quand même souhaité avec plaisir la bienvenue au soleil, le 13 de ce mois, lorsque, au bout d'une absence complète de quarante-trois jours, il se montra, le temps de nous dire : « Me voici revenu, comptez sur moi ! » Mais le gros événement de l'époque qui s'achève, ce n'est point celui-là : ce fut le temps de Noël.

« C'est à minuit du 25 décembre que, pour la première fois, Notre-Seigneur descendit sur l'autel justement achevé de notre chapelle... Des protestants du Fort viendraient, nous le pensions, s'unir aux neuf catholiques que nous étions en ce pays ; mais les Esquimaux, les vrais, les païens, protestantisés ou non, se présenteraient-ils ? Le ministre, contrairement à son habitude, avait aussi,

cette fois, son service de minuit, et c'était afin de neutraliser le nôtre. Nous redoutions donc un échec. Notre cloche, petite, difforme, peu harmonieuse, retentit cependant fort et longtemps, semblant dire : « Je suis, comme je le puis, la voix des anges invitant du haut des airs les bergers à l'étable de la Nativité. J'ai l'honneur de sonner la première messe de minuit à Aklavik, et c'est toute la tribu des Esquimaux que j'appelle à la crèche. »

« Déception ! Pas un Esquimau n'apparut à minuit ! La Sainte Eucharistie, qui germa à Bethléem et fut placée dans notre tabernacle pour être la force des Esquimaux et la nôtre, entendit alors notre prière la plus ardente : Divin Jésus, que votre règne arrive, grandisse et s'achève par toute la terre, mais surtout dans le cœur de ce peuple pour lequel nous sommes ici ! »

« O joie ! Sur la fin de la messe de l'aurore, célébrée immédiatement après celle de minuit, un bruit de bottes en peau de phoque se marque dans l'antichambre ; la porte s'entr'ouvre et, aussi doucement que possible, quarante Esquimaux, hommes et femmes, vêtus de fourrures, portant à la ceinture leur grand couteau, s'avancent dans la chapelle. Qu'ils sont beaux ! Ils ne s'agenouillent pas, mais ils attendent jusqu'à la fin de la messe. Alors il s'approchent de la crèche et l'examinent attentivement. En partant, ils disent :

« — Nous reviendrons encore. »

« Le dimanche 27, ils revinrent en effet et demandèrent à revoir la crèche. Je les y conduis. Je leur explique pourquoi l'Enfant Jésus est descendu sur la terre ; je leur raconte combien de temps il est resté, et, en leur montrant ma croix, comment il est mort pour nous sauver. Je leur fis comprendre que son désir était que nous soyons bons afin de pouvoir le rejoindre au ciel, où il vivait ressuscité. Je leur ai ensuite demandé s'ils voulaient se mettre à genoux et dire une prière avec moi. Tous répondirent : « Nous le voulons. » Nous nous mîmes donc à genoux tous ensemble et récitâmes trois *Ave Maria*, puis trois invocations : « Cœur Sacré de Jésus, j'ai confiance en vous. »

« Pourriez-vous imaginer combien j'étais heureuse d'avoir, la première, l'honneur de m'agenouiller devant le tabernacle avec *mes Esquimaux !* Ils assistèrent tous à la bénédiction du Saint-Sacrement qui suivit. Enfin je donnai à chacun une image de l'Enfant-Jésus.

« Sans doute, ces braves gens sont-ils venus un peu par curiosité, mais je crois qu'ils seront à nous plus vite que nous ne pensons. Il paraît que les protestants parlent de placer chez nous leurs enfants. Plusieurs, quoique bien contrariés de nous voir ici, ne peuvent s'empêcher d'admirer les sacrifices et le dévouement des religieuses. Le Père supérieur est surpris de leur sympathie à notre égard. »

⁂

Lorsque le soleil eut repris le firmament et que la surface de l'alluvion, fertile en elle-même, du Mackenzie, se fut amollie, les sœurs tracèrent le carré d'un jardin. La pomme de terre, qui, à force de patience et d'habileté, s'est acclimatée au Cercle polaire, mûrira-t-elle jamais à Aklavik, 500 kilomètres plus loin ? Les couches profondes n'y sont-elles pas trop invinciblement gelées ? L'avenir répondra.

En attendant, les femmes missionnaires ont réservé, contre ce jardin, le coin de repos où leurs tombes germeront pour la résurrection. La vue de leur futur cimetière soutient leur courage. Il leur promet que leur sacrifice ne sera point raccourci et que leur vie entière jusqu'à ses cendres appartiendra aux Esquimaux de leur apostolat.

Le Père Joseph Guy (1), O. M. I., professeur à notre université d'Ottawa et « agent volontaire » de nos évêques du Nord-Ouest pour les affaires indiennes auprès du gouvernement canadien, visitait, en juillet 1926, la mission naissante d'Aklavik. Cinq religieuses l'y accueillirent et lui présentèrent les quarante enfants qu'elles

(1) Aujourd'hui Vicaire Apostolique de Grouard.

avaient reçus. Il admira l'école-pensionnat, la maison-chapelle, l'hôpital ; mais ce fut surtout la vue du « coin déjà réservé » pour le repos final qui le toucha. Il en parlait au Canon Hester, homme courtois et premier professeur en langue esquimaude du Père Trocellier : « qu'il respectait comme *gentleman*, disait-il, et comme blessé de la grande guerre ». Le ministre anglican quittait d'ailleurs le poste d'Aklavik par le bateau qui ramenait notre cher professeur.

« — Y a-t-il des ministres enterrés dans le cimetière de la mission protestante ? demanda le Père Guy.

— Non, répliqua le prédicant. Nous ne demeurons pas assez dans ce pays pour y mourir, et nous ne venons pas dans ce but. »

Le Père Guy s'entretenant dans la suite avec l'honorable M. Scott, chef du département des Indiens à Ottawa, de l'esprit apostolique des Sœurs Grises et de leur dévouement jusqu'à la mort à toutes les œuvres de charité et d'humanité, reçut de l'éminent personnage, qui n'est pas de notre foi, cette réflexion :

« — *They are wonderful civilizers ! — Ce sont de merveilleuses civilisatrices !* »

***

A quelque mille kilomètres à l'est d'Aklavik, entre le Grand Lac de l'Ours et l'Océan Glacial, le long du fleuve Coppermine, errent des tribus qui les attirent, depuis le meurtre de nos premiers missionnaires : les Pères Rouvière et Le Roux. Les jeunes missionnaires revenaient du rivage de la Mer Glaciale, où ils avaient rejoint une tribu qu'ils voulaient convertir. Ils regagnaient leur cabane du Grand Lac de l'Ours, à travers le *barren land*. Une tempête de neige rageait. Leurs chiens étaient rendus. Les missionnaires, exténués eux-mêmes par la maladie, la faim et la fatigue, allaient, le Père Rouvière frayant le chemin aux chiens et le Père Le Roux retenant le traîneau à l'arrière. Deux Esquimaux perfides les rejoignirent, et, les frappant traîtreusement à coups de coutelas et de fusil, les abattirent. Puis ils mangèrent une partie de leur foie. Ce fut à la fin d'octobre 1913. Le récit de la mort tra-

gique de ces jeunes apôtres fait rêver de martyre les intrépides religieuses. Elles entendent la voix du sang les appeler au grand steppe désolé. Leur sympathie pour ces peuplades ne pouvait que s'accroître encore à la nouvelle de la mort du Père Frapsauce, successeur des Pères Rouvière et Le Roux, englouti sous la glace du Grand Lac de l'Ours. Et voici que le P. Fallaize, continuateur de ces trois victimes du devoir, depuis 1920, repassait, en septembre 1926, à Aklavik et d'Aklavik à la maison-mère de Montréal, racontant aux unes et aux autres l'exploration qu'il achevait d'accomplir le long de la côte arctique depuis Herschell jusqu'à Kent et la baie de Cambridge et sur l'Ile Victoria jusque par delà le niveau du pôle magnétique. Dès le printemps 1927, exposait-il, il irait, avec le Père Binamé, jeune et brillant assistant que venait de lui donner la Belgique, fonder au bord même de l'océan Glacial, soit à l'embouchure du Coppermine, soit à la rivière Perry, une nouvelle mission centrale. De partout, cependant, les Esquimaux qu'il rencontrait réclamaient des missionnaires. A mesure qu'elles apprenaient ces projets de l'apôtre mackenzien des Esquimaux, toutes les Sœurs Grises s'inscrivent pour l'avant-garde.

Plus à l'est encore du Mackenzie, au nord-ouest de la baie d'Hudson, à Chesterfield Inlet, au cap Eskimo, sur l'Ile Southampton, Mgr Turquetil fait retentir l'appel au secours. En 1917, au bout de cinq ans d'efforts sans visibles effets, ses Esquimaux avaient commencé de se convertir, de par un miracle de Thérèse de l'Enfant-Jésus. L'heure de l'entrée de ces tribus dans le sein de l'Église approche. C'est pourquoi, sur ces bords les plus glacés de la région polaire, les Sœurs Grises réclament encore leur part d'apostolat.

***

Et cependant, redisons-le, la voix des missionnaires qui reviennent de ces parages se fait bien grave, elle n'a que d'affreuses promesses. C'est l'océan congelé où les rares camps indigènes aboutent et relèvent leurs maisons de neige à la suite des migrations

du phoque leur nourriture. C'est le *barren land*, la terre stérile, nue. C'est la toundra immense où se perdraient cinq ou six Frances. Si le charbon, qu'il leur faudra apporter avec leur demeure tout entière de Vancouver, de San Francisco ou de Montréal, s'épuise, elles mangeront crue la chair du gibier ou du poisson, comme l'Esquimau, comme Mgr Fallaize qui leur disait plaisamment un jour : « Si le poisson cru que j'ai mangé depuis que je suis au pays des Esquimaux m'était payé un dollar la pièce, j'aurais assez d'argent pour faire le tour du monde. » Du même coup, leur habitation de bois étant devenue glacière, elles n'auront plus que la neige pour refuge : l'*iglou* de neige, qui est aussi l'auberge des voyages hivernaux. Plus jamais, en tout cas, ne reverront-elles l'érable au sucre blond, si cher aux Canadiens, ni le sapin qui embaume, ni le bouleau qui chante ; plus un arbrisseau ne croîtra pour elles ; plus une fleurette ne s'offrira à leur main pour l'autel de la Vierge, lorsqu'elles chanteront : « C'est le mois de Marie, c'est le mois le plus beau », car, seul, le lichen des rochers, pâture de l'ovibos et des troupeaux de rennes, n'est point tué par l'implacable hiver. Au dehors, l'ours gris et l'ours blanc, en quête de leur proie, les déchireront peut-être, moins terribles encore que l'indigène qui frappe dans le dos et dévore les entrailles. Du froid cuisant, de la neige poudroyante, de la tempête qui ne découvre presque jamais sur la plaine sans remparts, elles seront les victimes assurées. Tout cela leur est dit, décrit, représenté au plus cruel par les échappés de ces terres d'épouvante. Mais rien ne les trouble ; c'est l'horreur même de ces tableaux qui les attire. Elles n'auront de repos qu'elles n'aient accompli, en arrachant à sa nuit barbare le plus lointain des Esquimaux polaires, l'oracle du prophète : *Toutes les extrémités de la terre ont vu le salut de notre Dieu.*

CHAPITRE VI

LA SÈVE APOSTOLIQUE

D'où vient à d'humbles femmes tant de courage ? Quelle fascination les porte à des sacrifices constamment surhumains ? Quelle force agit en elles ? Quelle sève se répand dans leur âme et multiplie sa vitalité apostolique ?

Ces questions ne seraient-elles pas une énigme, aux yeux d'un lecteur étranger à notre foi ? Parcourant nos pages, ne se croirait-il pas en présence du mystère ou de la folie et ne trouverait-il pas cent raisons de conclure à celle-ci ?

Le mystère n'est point pour nous. Nous savons de quel « Cœur transpercé » jaillit ce flot d'apostolat, et notre allégresse sera toujours de le redire, à la gloire de notre Dieu comme à l'honneur de l'Église catholique, « la grande faiseuse d'âmes ».

D'abord « la Bonté qui s'étend sur toute la nature » a mis dans les privations mêmes qui constituent la vie, aux pays glacés, un soutien puissant des forces du corps.

« Quoique nous soyons réduites à manger du poisson sec, écrit-on d'Athabaska en 1879, nos santés n'en sont nullement altérées ; au contraire, on dirait qu'elles se refont, puisque nous ne nous sommes jamais si bien portées que maintenant, tant il est vrai que, quand Dieu retire d'un côté, il donne de l'autre. »

Oui « Il donne de l'autre » Il donne à a fade nourriture simple et sobre la santé, au rude climat sec la salubrité, au travail des mains la vigueur. Combien de Sœurs Grises, dont la phtisie eût consumé les vingt ans parmi les remèdes, les médecins et les douceurs de Montréal, et qui ont fourni, chez les sauvages du Nord, une longue et forte carrière !

Avec la santé, sur les fronts du Mackenzie reluit la gaieté, fleur de la paix. Cœur content bat longtemps. Les croyez-vous moroses, sombres, en leurs abris, tant de mois ensevelis sous la neige ? Nulle part, dans ce monde, religieuses n'ont ri davantage. La première relation des fondatrices de la Providence, en 1867, porte déjà l'hymne à la belle humeur

« L'hiver a commencé le premier octobre. Tout gèle. Le matin on trouve l'eau et l'encre durs comme pierre, et ce matin encore, par un froid de quarante-trois degrés, j'ai été obligée de faire dégeler mon encre, avant de continuer à vous écrire. J'ai oublié, ou plutôt je me suis trompée, tout ne gèle pas : il faut en excepter la gaieté, le bonheur, la joie, le contentement, car aucune de ces si bonnes choses, surtout dans les missions du Nord-Ouest, n'a fait encore défaut... »

Et l'on se contente de si peu !

Chateaubriand a dit dans ses *Mémoires d'outre-tombe* : « Le vrai bonheur coûte peu ; s'il est cher, il n'est pas d'une bonne espèce. » Vers le même temps, en 1849, et plus pittoresquement que Chateaubriand, le Père Taché écrivait de l'Ile à la Crosse : « Vive le Nord ! Je crois que c'est le pays du monde où l'on apprend le plus efficacement, et le plus pratiquement, combien il faut peu de chose pour rendre l'homme heureux. »

Ne va-t-on pas même jusqu'à se divertir des « bons tours » que peut jouer le froid ! Sœur L. de l'Ile à la Crosse l'apprit à ses dépens, l'hiver de 1926. Bien que redoutant la froidure, elle avait sollicité et obtenu enfin d'être envoyée aux missions du Nord. Comme elle avait, d'autre part, déjà perdu trop de dents pour

attaquer comme il convient la *viande sèche*, dont la consistance fait penser au cuir, les supérieures acceptèrent qu'un dentiste de leurs hôpitaux de l'Est lui fit cadeau des incisives en défaut. La sœur, rendue à l'île à la Crosse, déposa le râtelier dans un vase d'eau pure, comme tous les soirs. Le lendemain il se trouvait « pris en glace ». Les rires de l'entourage fusèrent avec celui de la victime. « Quelle endurance sera celle de la douce Sœur, notre frileuse, disait-on ! Du premier coup, voilà qu'elle s'est fait geler jusqu'aux dents ! Oh ! la bonne cliente que le froid conservateur s'est choisie ! Vive le Nord, n'est-ce pas, ma sœur ? »

⁂

Personne ne s'y méprendra toutefois. Les quelques faveurs et plaisirs que procure le plus affreux désert de ce monde, n'y retiendraient pas un mortel à qui la naissance ne l'aurait donné pour patrie. Les pourchassants de la fourrure regagnent, sitôt qu'ils le peuvent, la chaude civilisation et laissent d'ordinaire sans regret les hivers qui les ont enrichis. Le bonheur des missionnaires n'éclôt pas du sol glacé ni du souffle des tempêtes.

D'un coup d'aile, cette pensée de l'une des recluses de la Providence nous transporte à la vraie hauteur, à la vraie source du courage joyeux :

« Qu'est-ce que d'avoir soin de quarante enfants, comparé aux œuvres si prospères de nos autres missions ? Et pourtant, *en réfléchissant sur la valeur d'une âme*, nous estimons à un haut prix le peu de bien que nous pouvons faire à celles qui nous sont confiées dans ce pauvre pays, et qui seraient, sans les missionnaires, privées de la connaissance de la vérité ou plongées dans l'erreur. »

En réfléchissant sur la valeur d'une âme. Autrement dit : la foi, la foi qui a découvert Jésus et le prix de son sang, dans l'âme des petits enfants, voilà le levier d'action.

Le regard de la foi tourné vers le ciel en fera sans cesse descendre la résignation et l'espérance :

« Nos trente mille poissons semblent vouloir se gâter sous l'influence du temps doux. Pauvre poisson sans saveur, il faudra le manger quand même, en dépit de nos goûts. *Au ciel*, les mets raffinés et délicats... »

Sœur Saint-Michel des Saints vient de raconter la terrible disette de 1883, au lac Athabaska, disette qui vit des mères manger leurs enfants morts dans les bois et des enfants manger leurs mères. Bien des fois, les religieuses, qui se réservaient les restes du repas des orphelins, se couchèrent sans souper. « Un de ces soirs, dit-elle, un petit de six ans vient frapper à la salle des sœurs :

« — Ma sœur, comme j'suis pas capable de dormir, parce que j'ai trop faim !...

« De tous les pays qui existent sur le globe, il serait difficile, je crois, d'en trouver un semblable à celui-ci, où les misères de toutes sortes se trouvent réunies. C'est assurément le *chemin du ciel*, parce qu'il en a toutes les marques. »

⁂

Sur ce *chemin du ciel* qu'est le Mackenzie, les sœurs missionnaires trouvèrent toujours en abondance la nourriture qui soutient les âmes, car elles avaient appris à quelles sources inépuisables s'alimentent la foi, l'espérance, la charité et le zèle pour la gloire de Dieu.

Dans leurs chapelles froides et pauvres, si froides et si pauvres qu'en effet elles ne purent, pendant près de cinquante ans, donner à Jésus la petite lampe de son tabernacle, les sœurs *gardent le bon Dieu*. Et le bon Dieu les garde. Chaque matin, elles vont unir de nouveau à la sienne leur immolation religieuse, et de l'autel, par la divine Hostie, découle en elles la force de porter le poids d'un autre jour. Fera-t-on sur la terre des communions plus ferventes,

plus fructueuses que celles des solitudes du Nord, où rien ne distrait dans cette retraite que remplissent la présence et l'amour du divin Maître ? Aussi quels élans à l'Eucharistie s'échappent de leur plume, lorsqu'elles racontent à la maison-mère les événements de leur vie !

***

Près de Jésus-Hostie, la divine Mère, la Très Sainte Vierge Marie, veille aussi sur ses enfants. Elle leur envoya, des Pyrénées à la Providence, sa statue blanche et bleue de Lourdes, par une voie merveilleuse. Le précieux colis venait d'arriver au lac Vert situé au sud de l'Ile à la Crosse, quand éclata la guerre de 1885. Les sauvages et les métis païens se ruèrent sur le dépôt des missions et le saccagèrent sans merci. Un coup de hache s'abattit sur la caisse contenant la statue, et l'ouvrit, entaillant légèrement la figure de la vierge. A la vue de « cette femme couchée dans ce cercueil », les vandales épouvantés prirent la fuite. Un sauvage catholique restitua la sainte image. Cette statue de l'Immaculée-Conception, qui sourit encore dans la chapelle de l'hôpital du Sacré-Cœur à Notre-Dame de la Providence, et un ciboire, furent les seules épaves sauvées du pillage.

***

Et saint Joseph, le grand pourvoyeur, que n'en dirions-nous pas ! Avec quelle confiance ne l'a-t-on pas invoqué, et invoqué encore, aux jours de peine ! Saint Joseph est personnage vivant et agissant dans les missions du Nord. De lui, on parle le plus naturellement, le plus familièrement, comme s'il était là, tout à côté, membre de la communauté et qu'il ne manquerait que de le voir. — « Saint Joseph a fait ceci, saint Joseph a donné cela. — Tiens, c'est le temps de prier saint Joseph. — Allons, une neuvaine à saint Joseph ! » Les neuvaines au bon saint s'enchevêtrent parfois et se

compliquent au point qu'il est bien le seul à s'y pouvoir reconnaître. Il va à la pêche, à la chasse, au jardin, au fond de l'eau. N'irait-on pas jusqu'à le mettre en pénitence, comme chez les Petites Sœurs des pauvres ?

***

Après Notre-Seigneur, la Sainte Vierge et saint Joseph, la confiance des sœurs missionnaires va tout entière à la vénérable Mère d'Youville, qui demeure vraiment l'exemplaire de leur apostolat. Jalousement elles accumulent les mérites que leur procurent « les occasions de l'Extrême-Nord » et les joignent au capital des prières et des sacrifices qui, de tous les couvents des Sœurs Grises, montent vers Dieu pour obtenir la glorification solennelle de la fondatrice. Déjà les sœurs du Mackenzie comptent des grâces extraordinaires obtenues par sa puissance, et qui, dans leur humble espoir, suffiraient à appeler le jugement de l'Église, ainsi la guérison d'une maladie mortelle, que le Père Rapet avait contractée, en restant trente-trois jours de la mauvaise saison, sous une hutte de l'Ile aux Anglais, au service des sœurs de l'Ile à la Crosse, qui s'étaient réfugiées là, devant les hordes soulevées de 1885, quatre incendies soudainement éteints, au lac Athabaska ; et nombre d'autres prodiges. Comment ne seraient-elles pas heureuses, sous la protection d'une si bonne Mère !

***

Que dirons-nous, maintenant de l'*ecce quam bonum*, cette source suave de l'amour du devoir ? Comment doivent donc s'aimer, et se chérir, des *sœurs* de la même Charité. pressées dans les bras de la même Mère, Marie, au pied du même divin Maître, loin de la même patrie, au fond du même exil ! A redire les scènes d'affection fraternelle dont les soixante premiers hivers furent les témoins, nous couvririons trop de pages.

Mais ce flot de la charité fraternelle, qui circule au sein des communautés rejetées aux extrémités du monde, ne s'y renferme pas, il en déborde, il reflue par un canal ininterrompu de pensées, de désirs, de souhaits, à l'écluse d'où il s'est épanché, à la chère maison-mère.

Nous avons beaucoup lu des Sœurs Grises, nous avons longuement écouté, observé aussi, puisque tel a été notre devoir, nous permettra-t-on d'exprimer ce qui nous a le plus frappé, ce qui nous a le plus fortement établi dans la conviction que leur Congrégation est un édifice dont le ciment de la divine charité a joint toutes les parties et contre lequel ne prévaudront ni la mort, ni les persécutions, ni les ruines, ni le temps? C'est le spectacle de l'union qui rattache les filles à leur mère; c'est la fidélité des missionnaires au berceau de leur vie religieuse et apostolique, c'est, en un mot, l'amour filial. La maison-mère, la supérieure générale, ses assistantes, les compagnes du noviciat, les anciennes vénérées, tout ce monde habite l'Extrême-Nord; il est là, allant et venant, parlant, souriant avec les sœurs missionnaires; le souvenir en revient chaque jour; il dicte les lettres; il inspire et anime les conversations, il a tissé, si l'on peut ainsi parler, les récits des premières sœurs parties et des dernières encore

ÉPILOGUE

DES TÉMOINS QUI DONNENT LEUR VIE

Les premiers ont semé, les autres récolté Tous, apportant l'hommage de leurs efforts au Maître de la moisson, peuvent lui redire :

— *Les pauvres sont évangélisés*

Parmi ces apôtres, apparaissent les Sœurs Grises de 1867. De ces vaillantes, quatre ont reçu leur couronne éternelle, l'une d'elles attend encore, ici-bas, le jour du ciel.

Ni Sœur Michon, ni Sœur Brunelle ne revirent la maison-mère.

Sœur Michon mourut à l'Hôpital du Sacré-Cœur de Notre-Dame de la Providence, le 23 octobre 1896, après vingt-neuf ans de travaux dans cette mission Elle avait demandé en grâce de n'être point rappelée à Montréal, de peur de mourir loin de ses sauvages. Sa mort fut douce comme sa vie : « Elle partit sans secousse, sans une minute d agonie, la physionomie reposée, comme dans un sommeil Ouvrière de la première heure du jour dans nos missions de l'Extrême-Nord, la dernière restée là-bas du groupe des fondatrices, elle est tombée au champ d honneur, dans toute la fleur de la plus parfaite obéissance et de la plus filiale confor-

mité à la sainte volonté de Dieu, laissant sa chère communauté tout embaumée du parfum de ses vertus religieuses. »

Sœur Brunelle, décédée le 10 décembre 1908, au lac Athabaska, donna de sa vie apostolique vingt-six années à l'Hôpital du Sacré-Cœur et quinze au couvent des Saints-Anges. Un cancer, enduré avec la résignation des prédestinées, eut raison de sa constitution robuste.

« ... Tout est sombre chez nous, la salle de communauté est déserte, en y entrant, le cœur se serre : celle qui y demeurait n'est plus de ce monde. Il y a deux semaines, Sœur Brunelle était encore là, à sa table de travail. Ici sont des livres sous presse : elle excellait dans la reliure, là des fleurs inachevées : elle les confectionnait si bien. Le raccommodage du linge était son occupation ordinaire. D'une scrupuleuse exactitude dans les plus petites choses, elle ne perdait pas une minute, tout était prévu, réglé dans sa vie. Enfin, elle était pour nous le modèle de la parfaite religieuse. Chargée de la sacristie et de la chapelle, elle put à loisir satisfaire sa dévotion. Il nous semble la voir encore courbée pieusement au pied du tabernacle... »

Sœur Michon repose à Notre-Dame de la Providence, et Sœur Brunelle à Athabaska, l'une et l'autre au milieu de leurs chers enfants qui les ont précédées ou suivies au ciel. Sur leurs restes bénis, les Sœurs vont prier souvent, reprendre courage parfois et s'attacher plus fortement à leur vocation. Les tombes sont les racines des cœurs.

Près de Mère d'Youville, à Montréal, furent déposées Sœur Saint-Michel des Saints, le 23 novembre 1909, et Sœur Lapointe, le 6 janvier 1911. Leur vœu de mourir au premier poste, parmi les sauvages, ne fut pas exaucé. L'obéissance, qui rappela Sœur Saint-Michel des Saints après vingt ans d'apostolat, et Sœur Lapointe après quinze, ajouta le mérite du désir à celui du sacrifice.

Dans la province voisine du Mackenzie, à Saint-Albert, mourut, en 1921, une petite Sœur, dont le joyeux esprit et le courage ne vieillirent pas jusqu'à son dernier jour. C'était Marie-Domithilde Letendre. Les simples tertiaires franciscaines assistaient depuis longtemps les Sœurs Grises. A ce titre, Marie-Domithilde avait accompagné les fondatrices de 1867.

En 1889, un chapitre extraordinaire fut convoqué par la T. H. Mère Filiatrault, à l'effet de constituer, comme partie intégrante de la Congrégation des Sœurs de la Charité de Montréal, l'Association des « Petites Sœurs Auxiliaires ». Jamais bénédiction plus féconde ne descendit sur les œuvres de Mère d'Youville.

Petites Sœurs auxiliaires, elles le sont si bien !

Petites : la modestie, l'humilité, la pratique des abnégations obscures les rendent dignes enfants de la vénérable fondatrice. Elles sont *auxiliaires*, et auxiliaires puissantes, surtout aux missions du Nord. Ce sont des *Sœurs*, Sœurs vocales et Sœurs auxiliaires sont pareillement Sœurs Grises par leur consécration religieuse, par leur habit à peu près semblable, par la croix sur leur poitrine, et surtout par la mise en pratique du testament de leur Mère commune : « Faites en sorte que l'union la plus parfaite règne parmi vous. »

Marie-Domithilde était ainsi devenue « petite Sœur auxiliaire », sous le nom de Sœur Domithilde, dès 1889.

***

L'un des douze apôtres fut réservé par Jésus à une longue vie. Il devait rester comme témoin des premiers temps, jusqu'à la propagation universelle de l'Évangile. De l'une des cinq fondatrices, le divin Maître n'aurait-il pas dit :

« — Celle-là, je veux qu'elle demeure jusqu'au jour où la conversion de la nation à laquelle j'ai envoyé mes apôtres sera accomplie » ?

Et *celle-là*, comme le disciple bien-aimé, ne peut-elle pas répondre

aujourd'hui, en regardant l'espace parcouru par les Sœurs Grises, depuis la mission de la Providence d'il y a plus de soixante ans jusqu'à la mission d'Aklavik d'aujourd'hui :

« — De tout ce qui s'est passé, je rends témoignage : et mon témoignage est vrai » ?

« Celle-là », le « saint Jean » des premières religieuses du Mackenzie, c'est la vénérée Mère Ward.

A ses sauvages de la Providence, elle donna les vingt-cinq ans de sa jeunesse. A eux encore, ainsi qu'à tous les pauvres des Sœurs de la Charité, vingt-cinq autres furent dévoués, car successivement maîtresse des novices, assistante de la T. H. Mère générale, supérieure locale de l'Hôpital-Général de Montréal, provinciale, elle forma par l'exemple et la parole des légions de nouvelles missionnaires. Novices et professes ont lu, dans sa mémoire et dans son cœur, les leçons des temps apostoliques.

Nonagénaire, elle travaille toujours vaillamment, auprès de sa Supérieure générale, pour les missions lointaines.

Qu'elle se réjouisse dans le Seigneur des grandes choses que le Tout-Puissant a faites par elle, et que Dieu multiplie encore ses jours...

Ce volume est composé avec des pages empruntées à l'ouvrage du R. P. Duchaussois *Femmes héroïques*. Un volume à 15 francs, Spes éditeur.

TABLE DES MATIÈRES

Illustration de la face de la couverture *Les Sœurs Grises chez les Esquimaux*
Illustration du revers de la couverture *Leçon de tricot à de jeunes Indiennes.*
Illustration de la deuxième page de la couverture *Élèves de la Mission d'Aklavik*
Illustration de la troisième page de la couverture *Une religieuse allume la pipe d'une vieille Esquimaude aveugle.*

E. GREVIN — IMPRIMERIE DE LAGNY — 3 1934.

MADE IN FRANCE

